

7

CHACUN POUR SOI!

COMÉDIE EN TROIS ACTES

PAR

M. ROSIER

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du VAUDEVILLE,
le 1^{er} octobre 1856.



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 bis

—
1856

— Droits de représentation, de reproduction et de traduction réservés. —

Distribution de la Pièce.

LOUIS DELSON.....	MM. DELANNOY.
ÉTIENNE DELSON.....	CHOTEL.
HENRI, directeur de la manufacture de Louis.....	MUNIÉ.
PAUL, fils de Louis.....	LAGRANGE.
CALLISTE, factotum de Louis.....	PARADE.
JUSTIN, domestique de Louis.....	JEANDRON.
CONSTANCE, femme de Louis.....	Mlle ^s ARÈNE.
CÉCILE, nièce de Louis et d'Étienne....	ROSINE BELLECOUR.
MARIE, femme de chambre de Constance.	MARIE.
TROIS OUVRIERS.	

La scène se passe à Paris en 1836.

Toutes les indications sont prises de la gauche et de la droite du spectateur. — Les personnages sont inscrits en tête des scènes dans l'ordre qu'ils occupent au théâtre. Les changements de position sont indiqués par des renvois au bas des pages.

CHACUN. POUR SOI!

ACTE PREMIER.

Un jardin. — Table rustique, sièges. — Pavillon à gauche.

SCÈNE PREMIÈRE.

CALLISTE, puis MARIE.

(Calliste à des cerises dans sa casquette, et les mange.)

CALLISTE.

Quelqu'un!.. Ah!.. ce n'est que ma femme.

MARIE, un habit noir sur le bras. Cet habit a un ruban rouge *.)

Tiens? que fais-tu là?.. je parie que tu manges des fruits volés.

CALLISTE, se levant.

C'est une allégorie. Manger des fruits dans les jardins des autres, faire disparaître les traces, (il jette les noyaux et les queues.) s'essuyer les lèvres, (il le fait.) mettre ses mains derrière le dos et dire beaucoup de mal des voleurs, voilà l'image de la société.

MARIE.

C'est possible. Mais tu es le factotum de M. Louis Delson. Il va arriver, après six mois d'absence. Cours voir un peu ce qui se passe dans les ateliers, tandis que je battraï cet habit.

CALLISTE, avec humeur prend l'habit et la bague des mains de Marie.

Un habit décoré!.. c'est tout simple : du drap à quarante francs le mètre!.. (il bat l'habit avec rage.)

MARIE.

Donne moi ça, ce n'est pas ton affaire; tu n'es pas un domestique.

CALLISTE.

Dieu merci! je suis le premier contre-maître. (il bat toujours.)

MARIE.

Alors, que fais-tu donc?

CALLISTE.

C'est pour mon agrément, je bats l'habit. (il bat plus fort.)

MARIE.

Tu le bats?.. Tu le rosses! mais pourquoi donc?

CALLISTE, désignant le ruban rouge de l'habit.

N'ai-je pas été pendant dix ans sergent de marine?

* M. C.

MARIE.

Eh bien?..

CALLISTE.

Ne suis-je pas criblé de blessures?.. C'est beau cela!..

MARIE, à part.

Ma foi pas trop...

CALLISTE.

Ne me suis-je pas distingué dans tous les combats? Eh bien! ce ruban, on ne me l'a pas donné.

MARIE.

M. Étienne Delson, le frère de M. Louis, l'a demandé déjà pour toi... Il le demandera encore!.. Il est si bon!

CALLISTE.

Non, vois-tu, je ne l'aurai jamais. Il n'y a pas de justice dans ce monde. Chacun ne pense qu'à soi. Aussi, n'ayons plus de scrupules, comme dit M. Louis notre maître! Tu es femme de chambre de Madame, fais tes choux gras de ton côté, comme je les ferai du mien. Il faut que dans quelques années nous ayons des rentes.

MARIE.

Chut!.. tais-toi! Il ne faut pas dire cela devant le frère de Monsieur et sa nièce*.

SCÈNE II.

MARIE, CÉCILE, ÉTIENNE, CALLISTE.

CÉCILE, en entrant.

Ils sont restés derrière nous. Faut-il être lambin?

ÉTIENNE.

Ils n'ont pas l'habitude.

CALLISTE, s'avançant**.

Monsieur Étienne, permettez que...

ÉTIENNE.

Ah! Calliste, c'est toi?

CALLISTE.

Pardon, Monsieur, avez-vous eu l'obligeance?..

ÉTIENNE.

J'ai été hier dans les bureaux; et cette nuit je verrai le ministre à sa soirée.

CÉCILE, mettant à la boutonnière de Calliste une feuille rouge de son bouquet champêtre***.

Oui, mon oncle, il faut que bientôt ce brave Calliste soit ainsi... ça fait bien, c'est la mode.

* Ca. Ma.

** C. E. C. M.

*** Et. Ce. Ca. Ma.

ÉTIENNE.

Sans doute, je ferai tout mon possible; mais, par prudence, il vaut mieux que Calliste n'y compte pas.

CALLISTE, bas, avec humeur à Marie.

Tu vois, je n'y dois pas compter. (Marie et Calliste sortent, celui-ci battant l'habit à tour de bras.)

SCÈNE III.

ÉTIENNE, CÉCILE, CONSTANCE, PAUL, HENRI.

ÉTIENNE, à Paul, à Henri, à Constance qui paraissent.

Ah! voici les rétrogrades. Eh bien! comment se trouve-t-on de notre promenade champêtre?

CONSTANCE, s'asseyant*.

Elle m'a fatiguée horriblement.

HENRI, de même.

Moi, je n'en peux plus.

PAUL, de même.

Moi, je suis sur les dents, et nous sommes invités ce soir au bal de madame de Saint-Pons!

ÉTIENNE, souriant.

Dis donc, Cécile, ils sont fatigués pour une course de deux heures.

CÉCILE.

C'est une pitié, mon oncle! moi, je recommencerais.

CONSTANCE.

Recommencer!.. Oh! mon Dieu! je ne comprends pas quel charme on peut trouver...

HENRI.

Ni moi.

PAUL.

Et moi donc!

CÉCILE.

Eh bien! voulez-vous que je vous dise, à tous trois, votre fait?

ÉTIENNE, à part, et en s'asseyant près d'Henri.

Elle est gentille. C'est mon élève.

PAUL, à Cécile.

Voyons...

CÉCILE, à Paul.

Toi, mon cousin, tu n'aimes pas la promenade à pied, parce que tu as l'habitude de marcher avec les jambes d'un cheval.

ÉTIENNE, riant.

Bien observé.

PAUL.

Le cheval est fait pour ça.

CÉCILE.

Et tu n'aimes pas la campagne, la véritable, parce que la campagne de l'Opéra t'a perverti le goût.

ÉTIENNE.

C'est vrai, il préfère les champs et les ruisseaux en peinture.

CÉCILE.

Tiens, je parie que tu ne sais pas où et quand se lève le soleil?

PAUL, vivement.

Si.

CÉCILE, étonnée.

Ah!

PAUL, à part.

Les gardes du commerce me l'ont appris.

CONSTANCE.

Et moi, Mademoiselle *?...

CÉCILE.

Toi? tu es bien la plus aimable, la meilleure des femmes.

HENRI, s'oubliant.

C'est vrai.

CÉCILE, regardant Henri.

Oui, c'est vrai. (A Constance.) Mais nous avons peu de goût pour le soleil, parce qu'il gâte le teint; pour le chant des oiseaux, parce qu'ils ne vont pas en mesure; pour les chemins raboteux, parce que notre joli pied s'y déforme. Ce qui nous ravit, ce qui nous enchante, c'est une prison qu'on appelle salon, endroit charmant, presque sans air et sans lumière, où il n'est question, parmi les hommes faits, que de bourse ou de chemin de fer; parmi les jeunes gens, que de chevaux ou de cigares, et parmi les femmes, de tout âge, que du mariage de celui-ci, de la mauvaise façon de celui-là... de celle-là surtout et de ces robes nouvelles, si grandes, qu'avec une seule on envahit un canapé, et qu'avec deux on ferait un ballon pour l'Hippodrome!

RIRES DE TOUS. ^

Ah! ah! ah!

PAUL.

Si jamais on en fait un comme cela, je tente l'ascension avec monsieur Godard!...

CÉCILE, à Constance.

Voilà, voilà ce que tu aimes.

ÉTIENNE, souriant.

Mais sais-tu bien, Cécile, que tu manques de respect à ta tante?...

CONSTANCE, souriant.

Ne vous étonnez pas, Messieurs: chez elle, c'est un défaut qui date de loin, de la pension.

* He. Et. Pa. Cé. Cons. Digitized by Google

CÉCILE.

Qu'est-ce que cela prouve?... qu'il y a longtemps que tu es étourdie...

CONSTANCE.

Et qu'il y a longtemps que tu es sage?

ÉTIENNE.

Cela va sans dire.

CÉCILE, à Étienne, se levant.

Approuvé.

PAUL, souriant.

Tu es modeste, cousine... il est vrai que lorsqu'on s'avise de censurer, il faut bien avoir la prétention de valoir mieux que les autres.

CÉCILE, désignant Constance.

Et moi, qui, il y a trois ans, en lui voyant épouser mon oncle Louis, un veuf beaucoup plus âgé qu'elle, (désignant Paul.) puis qu'il avait déjà ce grand Monsieur-là, moi qui m'étais imaginé que ça la rendrait sérieuse et raisonnable, et que je pourrais me démettre de mon emploi de mère grondeuse... Ah! bien oui... pas moyen de prendre sa retraite.

PAUL, riant.

C'est vraiment très-désagréable! à ton âge!

CONSTANCE, avec effusion.

Chère Cécile! (Aux autres.) Elle ne vous dit pas qu'à la pension, quoique la plus jeune et la plus riieuse, elle prenait toujours les fautes de ses compagnes sur son compte et particulièrement les miennes.

CÉCILE.

Tu n'aurais pas tout porté... (Elle embrasse Constance.)

CONSTANCE.

Oui, cette excellente amie, lorsque notre devoir était négligé par hasard...

CÉCILE.

Oh! par hasard!... Elle veut dire par habitude.

CONSTANCE.

Elle s'accusait de nous avoir distraites; lorsque nous avons pris des fruits dans le jardin, c'était elle qui les avait mangés.

CÉCILE.

Aussi, je passais pour avoir un appétit!...

HENRI.

Nous savions tout cela de mademoiselle Cécile, et chacun rend justice à...

CÉCILE, à Henri.

C'est ça, vous faites l'aimable avec moi, vous, parce que votre tour va venir*.

PAUL, riant.

Tiens-toi bien, mon cher Henri!

HENRI, souriant.

Du tout... je suis prêt à entendre mes plus dures vérités. Voyons, pourquoi n'aimé-je pas à me promener dans les champs?

CÉCILE.

Parce que vous aimez à vous promener dans les espaces imaginaires; parce que...

ÉTIENNE.

Ici, ma nièce, ta sagacité est en défaut.

CÉCILE.

Eh bien ! ça retombe sur vous, qui êtes mon précepteur.

PAUL, à Étienne.

Attrape, mon oncle !

ÉTIENNE, se levant.

Monsieur Henri s'ennuie aux champs, comme à la ville, parce qu'il n'est pas à sa place.

HENRI, se levant.

Comment?...

ÉTIENNE *.

Oui, il y a deux ans, quand mon frère Louis, rencontrant en vous le fils d'un ancien ami, vous mit à la tête de sa manufacture, ce ne pouvait être qu'une position provisoire, et je vous promis d'obtenir tôt ou tard un poste plus digne de vos talents... vous avez trop d'esprit pour être manufacturier.

HENRI.

Oh! Monsieur...

ÉTIENNE.

Aussi, je me suis occupé de vous et j'ai le plaisir de vous annoncer qu'hier j'ai obtenu du ministre une sous-préfecture dans le midi.

CONSTANCE, vivement.

Ah?... (A part.) S'il pouvait s'éloigner !

HENRI, embarrassé.

Monsieur, je vous suis bien reconnaissant, mais à vrai dire je crains...

ÉTIENNE.

Il faudrait vous hâter... la ville n'a pas de sous-préfet, et une ville sans administration...

PAUL.

Après ça les administrés ne vont pas plus mal quand ils vont tout seuls.

CONSTANCE, vivement.

C'est une erreur!

ÉTIENNE, à Henri.

Eh bien?...

HENRI, après un regard à Constance.

Je vous demande quelques heures pour réfléchir.

LOUIS, dans la coulisse.

C'est incroyable!... on n'a pas idée... non, jamais on n'a vu...

CÉCILE.

Mais quel est ce bruit?...

ÉTIENNE.

Quelqu'un qui gronde et qui s'emporte.

CÉCILE, joyeuse.

Ce doit être mon oncle Louis.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, LOUIS, CALLISTE, MARIE, JUSTIN, chargé d'effets, traverse la scène et disparaît.

CALLISTE, annonçant.

Voilà Monsieur!

LOUIS, colère et maussade.

Quelle époque! grand Dieu! qu'elle époque! (Calliste et Marie se tiennent derrière un petit massif et écoutent toute la scène; deux ou trois ouvriers font de même.)

ÉTIENNE.

Enfin, mon frère, te voici de retour!

CONSTANCE, embarrassée.

Mon ami!

PAUL, de même.

Mon père!

CÉCILE, épanouie.

Cher oncle!

LOUIS, maussade.

Bonjour, bonjour.

ÉTIENNE.

Comment! rien que bonjour, après six mois d'absence?... tu ne nous embrasses pas?...

LOUIS, avec amertume.

Tous les hommes sont des coquins.

CALLISTE, bas à Marie.

Écoute bien.

CÉCILE.

Tant pis pour eux; mais embrassez-nous.

LOUIS, de même.

Vilaine engeance! (il embrasse Cécile.) Siècle détestable! (il embrasse Constance.) Race maudite! (il embrasse Paul.) Plus de probité nulle part. (il tend la main à Henri qui lui présente la sienne avec embarras.) Aussi, je trouve bien sot celui qui a des délicatesses de conscience. (il embrasse Étienne.)

CALLISTE, bas à Marie.

Retiens ça.

ÉTIENNE, souriant.

Allons, ton voyage ne t'a pas changé: te voilà, comme tou-

jours, pestant contre les hommes et les choses. (A demi voix.) Et perdant, au milieu des colères de ton amour-propre blessé ou de tes mécomptes matériels, le sentiment du juste et de l'honnête.

LOUIS, amèrement et moqueusement.

Et te voilà, toi, n'est-ce pas?... comme d'habitude, amoureux du lever du soleil, de l'épanouissement des fleurs, de la rosée du matin, des merveilles de la nature, et ôtant ton chapeau à la Providence et à l'immortalité de l'âme. (Avec amertume.) L'immortalité de l'âme! On vient de me voler mon portefeuille.

ÉTIENNE, railant.

On t'a volé ton portefeuille? voilà en effet de quoi détronner Dieu à perpétuité.

LOUIS.

Si ce n'était que cela! Savez-vous dans quel état j'ai trouvé mes forges des Pyrénées?... je perds cent francs par jour; on me vole, on me pille.

PAUL.

Et votre procès de Perpignan?

HENRI, avec confiance.

Le droit de Monsieur était si manifeste...

LOUIS.

C'est pour ça, j'ai perdu. C'est une somme de cent mille francs que je destinais à notre nièce Cécile. Ma pauvre enfant, tu n'as plus de dot.

CÉCILE.

Bah! on me prendra bien sans cela.

LOUIS.

Quelque vieux.

PAUL, vivement.

Quelque jeune.

CÉCILE, à Paul.

N'est-ce pas?... il y a encore du goût parmi les jeunes gens.

LOUIS.

Si tout se bornait là! mais je tenais à être membre du conseil général, je suis né dans le chef-lieu... je comptais sur un grand nombre de voix, parce que j'avais eu à ma table, là-bas, un grand nombre de bouches... j'ai eu deux voix.

CÉCILE, à part.

Y compris la sienne.

ÉTIENNE, souriant.

Ah! c'est que tu n'as pas tenu compte, cher frère, des deux natures qui sont dans l'homme, la nature physique et la nature morale, la nature qui pense et la nature qui mange.

LOUIS.

Mais je croyais que ces deux natures étaient inséparables, et il me semble qu'on ne doit pas penser à gauche, quand on vient de dîner à droite,

ÉTIENNE.

Erreur!... il y a des gens qui dînant un jour à gauche, le lendemain à droite, et qui, le surlendemain, pensent entre les deux.

PAUL.

Il y en a même qui dînent partout et qui ne pensent nulle part.

ÉTIENNE.

C'est le grand nombre.

LOUIS.

Le lendemain de cette humiliation, je suis parti; et en arrivant à Paris, sachant que la nomination du nouveau commandant de notre bataillon devait avoir lieu dans quelques jours, je suis allé voir qui de droit... et on a été réservé, froid, évasif... Enfin j'éprouverai encore un échec de ce côté-là.

ÉTIENNE.

Bah! qu'est-ce que cela te fait après tout.

LOUIS, irrité.

Qu'est-ce que cela me fait?... tu en parles avec ce flegme! Du reste, ça ne m'étonne pas de ta part. Tu n'as pas la moindre ambition, et je te l'ai dit souvent : Avec tes idées, ta mollesse, ton apathie, tu ne comprends pas ton siècle; tu ne seras jamais rien, rien du tout... Si cela te plaît, à la bonne heure, tu es parfaitement libre; mais je ne veux pas que ton influence soit funeste aux miens, à ma famille. (Aux autres.) Il est bon que vous connaissiez tous la devise de notre temps. Cette devise c'est : *Chacun pour soi!*... Désormais que ce soit la nôtre.

CALLISTÈ, bas à Marie.

Tu entends! (ils sortent.)

HENRI, à part.

Je resterai à Paris.

PAUL, à Constance, bas.

Puisque c'est sa manière de voir, nous pourront lui avouer..

LOUIS, à Étienne.

Eh bien! tu n'as rien à répondre.

ÉTIENNE.

Je te répondrai seul à seul. (Aux autres.) Allez faire un tour de jardin et prévenez nous quand le déjeuner sera prêt. (Les autres s'acheminent pour sortir; Constance, voyant qu'Henri se rapproche d'elle, prend vivement le bras de Paul.)

ÉTIENNE, à Louis.

Je te citerai des braves gens de ta connaissance, de nombreuses exceptions.

LOUIS.

Et moi, je te répéterai que, de nos jours, il n'y a que des égoïstes et des fripons.

CÉCILE, en sortant, au fond.

Mais, mon oncle, s'il n'y a que des fripons, il ne doit plus y avoir de dupes... c'est un vrai progrès. (Ils disparaissent.)

SCÈNE V.

LOUIS, ÉTIENNE.

ÉTIENNE, se campant devant Louis *.

Voyons, mon frère, la main sur la conscience, où veux-tu en venir, en prêchant l'égoïsme à ta famille ?

LOUIS, moqueur.

Et toi, où en es-tu venu avec tes belles maximes, avec tes principes sévères et ce que tu appelles tes nobles croyances ? Tu n'as pu faire de tout cela que mille écus de rentes. Sois donc quelque chose aujourd'hui avec mille écus de rentes, si tu peux.

ÉTIENNE.

Je suis heureux... J'ai la paix et la joie, et tu trouves que ce n'est rien ?

LOUIS.

C'est que tu as des idées terre à terre, c'est que tu n'es pas à la hauteur... c'est que, finalement, tu ne me comprends pas ; tu ne me connais pas..

ÉTIENNE, souriant.

Je ne te connais pas ? Eh bien ! écoute, voici ton histoire : tu as mis vingt-cinq ans à faire une fortune considérable... on a, aujourd'hui, des procédés plus expéditifs.

LOUIS, moqueusement.

Eh bien ?

ÉTIENNE.

Durant ces vingt-cinq ans, il n'y eut pour toi qu'une chose au monde : l'industrie. Ce qui n'était pas cela, n'était rien. Les arts, la morale, la politique, ne pouvant pas se mettre en caisse ou en ballot, n'existaient pas pour toi.

LOUIS, moqueusement.

Après ?

ÉTIENNE.

Tu n'étais ni citoyen, ni père, ni époux, tu étais industriel, voilà tout. Ta femme vint à mourir ; mais comme ce n'était ni un bénéfice ni une perte, tu n'y fis pas attention et tu l'enterras, comme tu l'avais épousée, en pensant au cours des cotons et des laines.

LOUIS, moqueusement.

Ensuite ?

ÉTIENNE.

Ensuite ? Ta fortune faite, tu devins amoureux et ambitieux. Tu épousas une jeune et jolie femme, et tu voulus avoir des distinctions sociales, mais rien ne te réussit de ce côté.

LOUIS, moqueusement.

Alors ?

* Lo. Ét.

ÉTIENNE.

Alors, tu jetas sur la société un regard sombre et misanthropique; tu n'y vis que des fourbes, des méchants, et tu résolu de les imiter.

LOUIS.

C'est l'époque.

ÉTIENNE, impatienté.

Voyons, ne me répète pas ce mot, tu me ferais sauter en l'air.

LOUIS, avec malice.

Ah! tu sauterai... Eh bien! saute. (Avec intention.) Je te dis que c'est l'époque.

ÉTIENNE, avec vigueur.

L'époque! Depuis trente ans, ils n'ont que cela à la bouche. On dirait que tout est excusé par ce mot. Un négociant fait faillite, c'est l'époque. Un homme est surpris la main dans la poche d'un autre, c'est l'époque. Un mari trompe sa femme, c'est l'époque.

LOUIS, avec malice.

Certainement.

ÉTIENNE, avec force.

Puis, tout fiers de leurs propos inconsidérés, de leurs actions mauvaises, ils se donnent une pitoyable importance, ils se croient forts, habiles, éclairés, et ils ne sont qu'ignorants, maladroits et faibles. Ils croient avancer et ils reculent; ils se vantent d'être civilisés et ce ne sont après tout que des sauvages bien vêtus, bien logés, bien nourris, qui ont une bourse, une académie, un opéra, et pas de Dieu!

LOUIS.

Tu vas sauter encore. C'est l'époque!

ÉTIENNE.

Mais alors c'est vous, insensés, qui la faites ce qu'elle est, en proclamant l'impossibilité ou la duperie de la droiture.

LOUIS, têtue.

Du tout; c'est elle qui nous fait ce que nous sommes.

ÉTIENNE.

Comment! malgré le scepticisme et l'égoïsme des autres, ne suis-je pas le maître d'être un homme délicat? N'ai-je pas dans la conscience ce qu'il faut pour cela.

LOUIS, triomphant.

Mais alors, tu es dupe, tu es victime.

ÉTIENNE.

Non, c'est le connaître... mais j'ai tort de m'emporter, je suis au fond parfaitement tranquille sur ton compte. (Il lui donne la main.)

LOUIS.

Que veux-tu dire?

ÉTIENNE.

Tu as des prétentions au-dessus de tes moyens.

LOUIS.

Qu'est-ce que tu entends par...

ÉTIENNE.

Tu manques d'étoffe pour être un coquin.

LOUIS.

Comment ! je manque d'étoffe ?

ÉTIENNE.

Oui, pour être un coquin complet. C'est tout au plus, à la rigueur, si, en te donnant beaucoup de mal, tu pourrais prétendre à devenir un semblant de demi-coquin.

LOUIS.

Moi, un demi...

ÉTIENNE.

Et comme ça ne réussit pas mieux que les demi-mesures, je t'engage à ne pas le tenter. Quant à être un grand coquin, tu ne sais pas même ce que c'est.

LOUIS.

Comment, je ne sais pas ?... J'en vois assez, Dieu merci, pour...

ÉTIENNE.

Pour les envier, peut-être, mais tu n'es pas de force à les imiter.

LOUIS.

Comme si c'était bien difficile.

ÉTIENNE.

Plus que tu ne crois : il y faut de la vocation.

LOUIS.

Elle est bien commune aujourd'hui.

ÉTIENNE.

C'est une erreur. Qu'il y ait beaucoup de prétentions pour cet emploi, je l'avoue ; qu'il y ait beaucoup de vocations, je le nie. Et si je te disais ce qui constitue le coquin véritable, tu verrais que peu doivent prétendre à l'égaliser, et toi, qui es faible, moins que personne.

LOUIS.

Voyons, je t'écoute ; qu'est-ce que c'est ? Je ne serais pas fâché de savoir...

ÉTIENNE.

Un coquin, mon cher Louis, un coquin marche sur les scrupules comme sur des roses. Il n'a ni haine ni amitié, parce que l'amitié attendrit et que la haine trouble. Les hommes sont pour lui comme les pièces d'un jeu d'échecs. Rois et pions, il les manœuvre froidement pour gagner la partie. S'il la perd, il replace ses pièces et il recommence, portant avec une égale tenue la mauvaise et la bonne fortune, et finissant toujours par enchaîner celle-ci. Otant le pain et le grabat à deux cents familles et ne perdant, lui, ni le sommeil ni l'appétit. Bref, sans foi, sans mœurs, sans honneur, sans entrailles, le coquin complet n'est pas un homme, quoiqu'il ressemble à l'homme, c'est un esprit

avec un corps : mais l'entre deux, l'essentiel, lui manque pour appartenir à notre espèce, il n'a pas de cœur !

LOUIS.

Tout ce que tu voudras ! En attendant, ces êtres sans cœur et sans honneur, on les accueille partout ; on est fier d'assister à leurs soirées ; on recherche leur alliance, parce qu'ils ont deux cents, trois cents, quatre cents, cinq cent mille livres de rentes, et moi, un honnête homme, un imbécile, je n'en ai que quatre-vingt mille.

ÉTIENNE.

Si-tu n'en as pas assez, je t'offre mes mille écus.

LOUIS.

Monsieur fait le plaisant !

ÉTIENNE.

C'est peut-être tout ce que je devrais faire ; mais j'aime mieux te dire : Louis, mon frère, reste dans ton naturel, qui est la bonté, la probité. Quelques mauvais principes affichés par d'autres, quelques réussites éclatantes et ce funeste élan qui emporte toutes les classes vers la vanité et la sensualité, ont agité ton âme et égaré ton esprit ; mais, crois-moi, à défaut de remords, crains le ridicule ; car pour prendre le vent, pour s'élever et se maintenir dans les hautes régions de l'iniquité, il faut des ailes.

LOUIS.

Mais j'en ai !

ÉTIENNE.

Elles sont trop courtes, et tu aurais à peine perdu terre, que tu tomberais lourdement comme un oiseau de basse-cour.

LOUIS, blessé.

Un oiseau de basse-cour... (Avec colère.) Et toi, veux-tu que je te dise ton fait ? Tu n'es qu'un impuissant, un envieux dissimulé, et je refuse de t'écouter davantage. Tu veux me troubler, me paralyser, m'empêcher de réussir, de faire monter et briller ma famille.

ÉTIENNE.

Les conseils de mon amitié te fatiguent ?

LOUIS.

Ils m'assomment.

ÉTIENNE.

Eh bien ! je n'ajoute que deux mots, après quoi, je me tais ; je ne prêche plus, je laisse la parole aux événements : malgré tous tes efforts, malgré ta bonne volonté, tu ne parviendras pas à être un malhonnête homme ; mais les paroles que tu fais entendre ici, au milieu de ta famille, te seront fatales, je t'en avertis. Reviens à la raison, au langage noble et sévère, sinon, avant qu'il soit longtemps, si ce n'est déjà fait, tu seras dupe, entends-tu ? dupe de tes imprudentes maximes ; tu en gémeras ; mais alors il sera trop tard... Et moi, je n'aurai qu'une chose à te dire : Georges Dandin, tu l'as voulu !

LOUIS.

Georges...

ÉTIENNE.

Dandin, tu l'as voulu!!...

SCÈNE VI.

LES MÊMES, HENRI, PAUL, CONSTANCE, CÉCILE, puis JUSTIN.

JUSTIN.

Le déjeuner est servi.

ÉTIENNE, aux autres.

Allons.

HENRI, prêtant l'oreille.

Il me semble que j'entends du bruit dans les ateliers. (Il écoute toujours.)

ÉTIENNE, à Louis.

Eh bien ! mon frère, allons déjeuner.

LOUIS, avec humeur et allant s'asseoir sur un siège du jardin.

Je n'ai pas faim.

ÉTIENNE, bas à Louis.

Tu vois, tu n'as pas faim et tu veux être un coquin, c'est absurde. (Haut à Constance.) Et toi, Constance ?

CONSTANCE.

Je n'ai pas faim non plus.

PAUL.

Ni moi.

ÉTIENNE.

Et toi, Cécile ?

CÉCILE.

Moi, j'ai toujours faim. Ce n'est peut-être pas bien poétique, c'est même fort commun ; mais c'est très-salutaire.

HENRI.

Il faut que j'aille voir ce que c'est. (Il sort.)

CÉCILE.

Mon oncle, offrez-moi le bras et allons déjeuner, puisque vous êtes mon seul complice. (Elle sort avec Étienne.)

SCÈNE VII.

CONSTANCE, LOUIS, assis, PAUL *.

CONSTANCE, à Louis.

Mon ami, je voudrais te parler.

PAUL.

J'aurais aussi quelque chose à te dire, mon père.

LOUIS.

Si ce n'est pas pressé, vous me direz ça plus tard, car dans

* Lo. Pa. Cons.

ce moment, je veux aller faire un tour à la manufacture... Il me semble en effet qu'on s'y dispute. (il se lève *.)

CONSTANCE, le retenant.

C'est très-pressé ?

PAUL.

C'est très-urgent.

LOUIS.

Eh bien! voyons.

CONSTANCE, avec un peu d'embarras.

Paul, parlez, commencez.

PAUL, de même.

Non, après vous, après vous.

LOUIS, les examinant, avec humeur.

Ils sont pressés et ils se font des politesses! Qu'est-ce que c'est donc? d'où vient cet air embarrassé? que voulez-vous? qu'avez-vous enfin?..

PAUL.

J'ai...

LOUIS.

Tu as?...

PAUL.

Des dettes.

CONSTANCE, vivement.

Moi aussi.

LOUIS, colère croissante.

Vous avez des dettes! des dettes dans ma famille! C'est la première fois que...

CONSTANCE, vivement.

Oui, tu vois bien, ce n'est pas une habitude.

PAUL, vivement.

C'est un accident.

LOUIS.

Un accident!

CONSTANCE.

Et puis, mon ami, tu n'étais pas à Paris cet hiver. Si tu savais... les bals ont été si brillants... rien de la saison dernière n'a pu servir, il a fallu tout renouveler.

PAUL.

Les chevaux surtout.

LOUIS.

Comment! l'hiver dernier on exigeait des chevaux d'une nouvelle fabrique?

PAUL.

Je veux dire...

CONSTANCE.

On ne pouvait pas même se montrer deux fois dans un salon avec la même robe, les mêmes diamants.

PAUL.

Un cheval médiocre n'aurait pas été admis...

LOUIS.

Dans un salon?..

PAUL.

Au bois de Boulogne, au pré Catelan.

LOUIS, à Constance avec aigreur.

Des bals, des soirées, des parures, des diamants! (A Paul.) des chevaux!

CONSTANCE.

Tu le sais, mon ami, tu nous le dis souvent, il faut être de son siècle.

PAUL.

Il faut faire comme les autres.

LOUIS, colère.

Comme les autres qui amassent de l'or, non pas comme ceux qui le jettent par les fenêtres!

PAUL.

Chacun son goût... chacun pour soi. C'est encore toi, mon père...

LOUIS, à Constance.

Et combien devez-vous, Madame?

CONSTANCE.

Et vous, Paul?

LOUIS, à Constance.

Répondez, combien devez-vous?..

CONSTANCE.

Rien que neuf mille francs.

LOUIS.

Rien que neuf mille! (A Paul.) Et vous?..

PAUL.

Dix mille.

LOUIS.

Dix mille francs!

PAUL, un peu confus et balbutiant.

J'avais acheté un beau cheval... je n'avais plus d'argent pour satisfaire aux autres dépenses, j'ai joué... j'ai perdu... il a fallu payer; j'ai emprunté.

CONSTANCE, vivement.

Du reste, j'ai encore les diamants que j'ai achetés à crédit... C'est une excellente occasion! Des connaisseurs m'ont dit que je les avais eus pour rien!..

LOUIS.

Pour rien! tant mieux; car c'est juste ce que je vous donnerai pour les payer.

CONSTANCE.

Oh! non, tu ne voudrais pas que je rendisse les diamants; ce serait une honte.

PAUL.

Oh! mon père, vous ne souffrirez pas qu'on me mette en prison!..

LOUIS.

Du diable si je l'empêche.

CONSTANCE.

Que dira-t-on si?..

LOUIS.

On dira que vous êtes une folle et que j'ai raison, moi, de ne pas payer vos folies.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, HENRI.

HENRI, accourant.

Monsieur! Monsieur!

LOUIS.

Qu'est-ce donc ?.. qu'avez-vous * ?..

HENRI.

Vos ouvriers...

LOUIS.

Ils désirent me féliciter de mon retour ?..

HENRI.

Je n'ai pas pu leur faire entendre raison, leur faire prendre patience.

LOUIS.

Ils sont impatients de me voir ?

HENRI.

Il y en a qui sont ivres et qui excitent les autres. C'est comme une révolte; ils veulent abandonner la manufacture, si vous ne leur accordez pas une augmentation de salaire et une diminution de travail. (On entend des murmures dans la coulisse.)

LOUIS.

Est-il possible ?

HENRI.

Et ils chantent une chanson dont le refrain est : Chacun pour soi.

CHŒUR, dans la coulisse.

Oui, sur ma foi,
Chantons à la ronde,
Comme tout le monde :
Chacun pour soi!

LOUIS.

Ah! ils prennent bien leur temps pour me contrarier. (Il va du côté des murmures avec Paul.)

HENRI, voyant pleurer Constance, court à elle.
Madame, qu'avez-vous, et d'où vient ?..

CONSTANCE.

Oh ! laissez-moi, Monsieur, laissez-moi ! (Elle sort.)

HENRI, à part.

Elle me fuit... elle m'évite toujours... Oh ! mais il faut qu'elle sache enfin... car je n'ai plus la force de me taire. (Murmures.)

LOUIS, à la cantonade.

Non, pas la moindre concession !.. pas un centime de plus. (Il appelle :) Justin ? (A Henri.) Mon ami, allez régler leurs comptes, je les chasse. Dans quelques heures j'en aurai d'autres qui me coûteront peut-être plus cher ; mais je serai le maître. (Henri sort ; Cécile entre ; Louis appelle :) Justin ? Justin ?.. Voyez s'il viendra... Comme on est servi aujourd'hui !.. Jus...

JUSTIN, tenant à la main des cartes qu'il cache, à part.

J'ai très-beau jeu. (Haut.) Monsieur m'appelle ?

LOUIS.

Mon cabriolet sur-le-champ.

JUSTIN, à part en s'en allant.

Quinte, quatorze et le point. (Il disparaît.)

SCÈNE IX.

CÉCILE, LOUIS *.

CÉCILE, accourant.

Mou Dieu ! mon oncle, je vous entends crier et Constance qui sort tout en pleurs, qu'y a-t-il donc ?

LOUIS, colère.

Il y a que ma femme et mon fils font des dettes.

CÉCILE, à part.

Je m'en doutais.

LOUIS.

Et que mes ouvriers... mais je serai impitoyable pour tous. C'est mon droit.

CÉCILE **.

Ah bah ! est-ce qu'on use de son droit dans toute sa rigueur ?

LOUIS.

Certainement.

CÉCILE.

C'est que les personnes que vous condamnez ne sont peut-être pas aussi coupables que vous le croyez, et que...

LOUIS avec colère.

Et pourquoi t'avisés-tu, toi, de censurer ma conduite ? d'avoir une opinion sur le jugement que j'ai prononcé ?..

* Cé. Lo.

** Lo. Cé.

GÉCILE.

Mais, mon oncle, vous pouvez bien m'entendre pour les circonstances atténuantes.

LOUIS.

Pour les circonstances atténu... Prends garde de devenir coupable à ton tour, si...

CÉCILE.

C'est que je le suis un peu, mon oncle.

LOUIS.

Toi aussi, tu aurais des dettes?...

CÉCILE, vivement.

Non, au contraire, je fais des économies; mais si j'étais presque la cause des dettes de ma tante et de mon cousin?

LOUIS.

Comment, la cause?...

CÉCILE.

Eh bien! oui, la! je dois tout vous dire... oh mon Dieu! ma bonne tante ne se souciait pas trop de bals et de soirées. Mais, remarquant ma tristesse, quand elle refusait une invitation, elle acheta à cause de moi des parures, des... diamants.

LOUIS.

A cause de toi?

CÉCILE.

Certainement, vous savez bien qu'une femme mariée, pour conduire une jeune personne dans le monde, est obligée de porter des diamants; c'est nécessaire, indispensable; c'est d'uniforme.

LOUIS, commençant à s'animer.

Ah! ah! c'est vous, Mademoiselle, qui avez poussé Constance...

CÉCILE.

Tout naturellement, des femmes du monde ont besoin d'un cavalier, d'un cavalier présentable, et j'ai dit à Paul d'acheter un beau cheval pour caracolier à la portière de notre voiture.

LOUIS, s'animant.

Ah! vous avez besoin qu'on caracole!...

CÉCILE.

Mais n'ayant pas de quoi le payer il l'a joué... J'étais à côté de lui, je l'encourageais!... Il a perdu, je ne sais combien; mais enfin, vous le voyez, mon oncle, on peut bien mettre sur mon compte la moitié des diamants de ma tante et les trois quarts du cheval de mon cousin.

LOUIS, avec colère*.

Ah! vous aussi, Mademoiselle, vous que je croyais une petite sainte, vous qui, avant mon départ, n'aimiez que la fleur des champs et l'azur du ciel, vous aussi vous avez des goûts dissipateurs; vous donnez de mauvais conseils à ma femme, à mon fils! (Bruit.)

CÉCILE.

Mais quel est ce bruit du côté de la manufacture? (Murmures.)

LOUIS, vers le bruit.

Mes ouvriers qui demandent une augmentation. Qu'on les chasse ! je l'ai dit, qu'on les chasse !

CÉCILE.

Ah ! mon oncle, ces pauvres ouvriers, que vont-ils devenir, si, en sortant d'ici, ils ne trouvent pas de travail?...

LOUIS.

Que m'importe?

CÉCILE.

Est-ce qu'il n'y aurait pas moyen de tout concilier?...

LOUIS.

De quoi te mêles-tu?...

CÉCILE.

C'est qu'il y en a parmi eux beaucoup qui ont une famille, des enfants à élever ; il y en a qui ont été malades, je le sais, moi ; je vais de temps en temps à la manufacture, et l'autre jour encore ils me faisaient leurs confidences sur leurs chagrins, leurs misères, et moi, mon oncle, connaissant votre bon cœur par tout ce que vous avez fait pour moi, je leur disais de se ménager.

LOUIS.

Se ménager!

CÉCILE.

D'espérer, de... demander une légère... très-légère augmentation, je leur avais même promis de vous en parler.

LOUIS, colère.

Petit serpent dissimulé ! tu es encore pour quelque chose dans cette révolte ! Tiens ! va-t'en, va-t'en... ou je te...

CÉCILE, se jetant à son cou.

Je m'en vais, je m'en vais, non pas que j'aie peur de vous...

LOUIS, indigné.

Eh !

CÉCILE, vivement.

Car vous êtes au fond le meilleur des hommes, mais pour que vous ne vous mettiez pas en colère. (A part.) Qui sait?... maintenant il en voudra moins aux autres, et il pardonnera.

SCÈNE X.

CÉCILE, ÉTIENNE, portant une plume et sortant du pavillon ;

LOUIS.

ÉTIENNE, à Louis *.

Ah ! tu es là ! je craignais de ne pas te trouver !

* Cé. Et. Lo.

LOUIS.

Et moi, je suis bien aise de vous voir, monsieur l'optimiste, qui croyez à la vertu, au dévouement, à l'abnégation... que répondrez-vous à ce que je vais vous dire?

ÉTIENNE, souriant.

Je n'en sais rien encore; mais, à coup sûr, je répondrai, parce qu'on répond toujours.

LOUIS*.

Ma femme et mon fils ont des dettes, mes ouvriers se révoltent!... Eh bien! n'ai-je pas raison de dire que nous vivons dans un temps où c'est une sottise de songer à d'autre qu'à soi? ..

ÉTIENNE, après avoir haussé les épaules, tirant une pétition de sa poche.
D'abord, mets-moi là une apostille...

LOUIS.

Pour qui?

ÉTIENNE.

Pour Calliste.

LOUIS.

Un paresseux, un négligent, qui n'est jamais à son poste.

ÉTIENNE, lui mettant une plume dans la main.

Mets-moi là qu'il est honnête homme et surtout fidèle. J'ai besoin de cette attestation pour le recommander au ministre.

LOUIS.

Honnête et fidèle, je ne sais pas : mais pour exact...

ÉTIENNE.

Eh bien! ne mets pas qu'il soit exact.

CÉCILE.

On n'y tient pas au ministère. (Louis jette un regard sévère à Cécile.)

LOUIS, mettant l'apostille.

Du reste, je sais bien le moyen de ramener l'ordre, et ce moyen est infailible; puisque dans ma maison comme dans la société, chacun est égoïste...

ÉTIENNE, à part, haussant les épaules.

C'est lui qui leur dit que c'est l'époque! et puis il s'étonne...

LOUIS.

Je le serai aussi, moi. Désormais, je veux être implacable. Que Cécile surtout y prenne garde! C'est par elle que je commencerai. Je la renverrai au couvent, d'où j'ai eu la bonté de la tirer trop tôt.

ÉTIENNE.

Cécile?

LOUIS.

Oui, Monsieur, Cécile votre élève, soyez-en fier! Cécile qui donne ici de mauvais conseils à tout le monde.

ÉTIENNE.

Ce n'est pas vrai!

LOUIS.

Qui bouleverse tout dans la maison.

* Et. Lo. Cé.

ÉTIENNE.

Ce n'est pas vrai!!

LOUIS, raillant.

Ah! ah! monsieur le précepteur! voilà pourtant de vos œuvres! voilà où aboutissent vos saintes maximes, monsieur l'abbé!

ÉTIENNE.

Tu calomnies Cécile.

LOUIS.

Voyez-vous l'entêtement!

ÉTIENNE.

Je la connais.

LOUIS.

Amour-propre blessé; mais si devant toi je lui fais avouer...

ÉTIENNE.

Je t'en défie.

LOUIS, à Cécile.

Venez ici, Mademoiselle : n'est-ce pas grâce à vos exigences, à vos sollicitations, que votre tante et votre cousin ont follement dépensé des sommes énormes?...

CÉCILE.

Il est vrai, mon oncle, je l'avoue.

LOUIS.

N'est-ce pas vous qui avez insinué à mes ouvriers de demander une augmentation de salaire?..

CÉCILE.

Il y en a de si malheureux!

ÉTIENNE, souriant d'admiration, à part.

Je comprends. (Haut.) Quoi! Cécile...

CÉCILE.

Oui, c'est moi...

ÉTIENNE, embrassant Cécile.

Viens, viens, que je t'embrasse!

LOUIS, furieux.

Il l'embrasse! Il l'encourage à malfaire*.

JUSTIN, paraissant des cartes à la main.

Le cabriolet de Monsieur est prêt. (Il disparaît en disant.) Pic, repic et capot**.

LOUIS, à Étienne.

Ah! je t'y prends enfin! Tu dis à Cécile de n'en faire qu'à sa tête! Ah! tartuffe, toi aussi tu donnes des leçons d'égoïsme, toi aussi tu es de ton siècle! Je savais bien, moi, que tout le monde en est! (Il sort furieux, en voyant Étienne embrasser de nouveau Cécile.)

ÉTIENNE, à Cécile.

Chère enfant! j'ai tout compris. Continue toujours de même, et ta vie sera douce et forte.

* Et. Cé. L.

** Et. Cé. Lo. Ju.

CÉCILE.

Oui, mon oncle, toujours. D'ailleurs, mon intérêt s'y trouve, je ne suis heureuse qu'en agissant ainsi; et puis, à défaut de cet égoïsme, je le ferais par reconnaissance pour vous à qui je dois tous les bons sentiments et toutes les lumières.

ÉTIENNE.

C'est qu'en voyant tant d'excellentes qualités en toi, je n'ai pas voulu, au temps où nous vivons, les laisser sous la garde peu sûre de l'ignorance; j'ai éclairé ton esprit, fortifié ton cœur; je t'ai dit : voilà le mal pour te le faire haïr, voilà le bien pour te le faire aimer; de façon, ma chère Cécile, que si tu le veux, tu seras tout à la fois la plus pure et la plus intelligente des femmes, et que je ne plaindrai pas, plus tard, l'homme qui partagera ta destinée.

CÉCILE, vivement.

Comptez sur mes efforts, mon oncle, mon père! je veux faire en sorte, et de plus en plus, que l'élève ne soit pas trop indigne du précepteur. (Elle lui tend la main, et ils sortent.)

HENRI, paraissant avec une lettre qu'il met dans sa poche.

Puisqu'elle refuse de m'écouter, il ne me resté que ce moyen. (Il sort.)

ACTE DEUXIÈME.

Salon, bureau à droite, portes nombreuses. Il est neuf heures du soir. Les flambeaux sont allumés sur la table et sur la cheminée.

SCÈNE PREMIÈRE.

ÉTIENNE, venant du fond.

C'est un métier bien fatigant que celui de solliciteur! Il faut avoir la jambe bonne et l'estomac docile. Il est neuf heures et je n'ai pas encore dîné; mais, grâce à Dieu, après avoir cherché mon ami, le fonctionnaire ministériel dans tous les endroits qui ont quelque rapport avec le ministère, j'ai fini par le trouver au Café de Paris. Calliste sera décoré. On me remettra peut-être sa nomination cette nuit, au bal du ministre. Ces hommes d'État! ils sont si occupés! qu'ils sont obligés de terminer une partie de leurs affaires en dansant.

SCÈNE II.

ÉTIENNE, LOUIS.

LOUIS, en entrant.

Ouf!

Ah! te voilà?

* Lo. Et.

ÉTIENNE *.

LOUIS, triste et aigre.

Je viens de courir tout Paris pour me procurer des ouvriers.

ÉTIENNE.

As-tu diné ?

LOUIS.

Non...

ÉTIENNE.

Eh bien ! en rentrant j'ai donné des ordres. Dinons ensemble, eh ?

LOUIS.

Je n'ai pas faim.

ÉTIENNE.

Allons, encore de la mauvaise humeur ! Voyons, décide-toi, je suis pressé ; j'ai à m'habiller.

LOUIS, se levant.

Je te dis que je n'ai pas faim, que diable !

ÉTIENNE *.

Mais qu'as-tu donc ? te voilà triste et sombre. Est-ce que tu n'as pas pu te procurer des ouvriers ?

LOUIS.

Si, j'en ai trouvé... qui me coûteront beaucoup plus cher que les autres, mais les autres seront chassés, je suis content.

ÉTIENNE.

Eh bien ! viens dîner, puisque tu as fait une si bonne affaire.

LOUIS.

Laisse-moi, j'attends ici ma femme, on m'a dit qu'elle est à sa toilette pour la soirée de madame de Saint-Pons. Je vais ordonner qu'on fasse rentrer la voiture, nous verrons qui commandera ici !

ÉTIENNE.

Tout le monde, comme dans une maison où le chef n'a pas le sens commun.

SCÈNE III.

LES MÊMES, PAUL, CONSTANCE, habillés pour le bal, CÉCILE, arrangeant la robe de Constance.

PAUL, sans voir son père.

Me voilà prêt.

LOUIS, se retournant **.

Prêt... prêt à quoi ?

PAUL.

A conduire ma mère au bal de madame de Saint-Pons.

LOUIS.

Vous pouvez aller quitter votre toilette.

CONSTANCE.

Mais on nous attend.

On vous attendra.

LOUIS.

Ils sont engagés.

CÉCILE.

On les dégagera.

LOUIS.

Les chevaux sont attelés.

ÉTIENNE *.

On les détellera.

LOUIS.

CONSTANCE.

Au moins, mon ami, me direz-vous pourquoi?

LOUIS.

Je n'ai pas de compte à vous rendre.

CONSTANCE.

Oh! mon Dieu! mon Dieu! (Elle pleure, Paul et Cécile vont près d'elle.)

ÉTIENNE, à demi voix.

Voyons, mon cher Louis, ta conduite est-elle bien sage et est-ce leur faute, si tu as perdu ton procès, si tu n'es pas nommé membre du conseil général, ni commandant de ton bataillon, et si on t'a volé ton portefeuille?

LOUIS.

Je veux être le maître ! je veux suivre tous mes caprices.

ÉTIENNE, bas.

Tu n'en as pas le droit.

LOUIS.

Je le prendrai.

ÉTIENNE, bas.

Il faudra batailler.

LOUIS.

Je bataillerai.

ÉTIENNE, bas.

Et si tu es vaincu dans la lutte?... Sais-tu ce que c'est qu'un mari vaincu par sa femme?

LOUIS.

C'est un sot!

ÉTIENNE, bas.

Juste! Et c'est ce que je crains pour toi.

LOUIS, très-haut.

Et moi, je ne crains rien, et je vais dîner maintenant! l'énergie donne de l'appétit; j'ai grand faim! (Il sort. Étienne hausse les épaules et le suit en continuant la discussion par gestes.)

SCÈNE IV.

CONSTANCE, CÉCILE, PAUL.

CONSTANCE *.

Ça m'indigne.

PAUL.

Ça me révolte.

CÉCILE, prenant la main à Constance.

Est-il possible de se passionner à ce point pour un bal ? Ah ! que j'aime bien mieux ces petites soirées qu'autrefois nous passions ensemble ici tranquillement à faire un wist, tous trois avec monsieur Henri...

CONSTANCE, émue, à part.

Henri !

PAUL, avec dédain.

Un wist à un sou la fiche ?

CONSTANCE, de même.

C'est bien amusant !

CÉCILE.

Et une soirée du grand monde, qu'est-ce que c'est ? Du bruit, de la foule, de la fatigue, des propos frivoles, des médisances, des mensonges. Il y a là toute espèce de danger.

CONSTANCE, vivement.

Non, le danger n'est pas là ! (A part.) Il est ici !

PAUL.

Et puis, quelle humiliation d'être traités comme des enfants.

CÉCILE.

C'est que vous en êtes, et de terribles !

CONSTANCE.

Que va-t-on dire de ne pas me voir à cette soirée où j'étais si impatiemment attendue ?... Oh ! cette pensée me met au supplice, me donne la fièvre !

CÉCILE, lui prenant la main.

En effet, ta main est brûlante. Allons, voyons, calme-toi ; car enfin tout espoir n'est pas encore perdu peut-être...

CONSTANCE, vivement.

Vraiment ?

PAUL, de même.

Tu crois ?

CÉCILE, à Constance.

Va-t'en trouver mon oncle... sois aimable, assieds-toi près de lui ; prends-lui la main ; adresse-lui un gentil petit sourire, comme tu savais si bien faire au commencement ; en un mot, sois coquette avec ton mari, c'est permis, à ce qu'on dit : c'est dans l'esprit du mariage... Allons donc, est-ce à moi de t'enseigner les lois de ton état ?

CONSTANCE.

Oui, oui, tu as raison ; j'y cours. (Elle sort.)

* Cons. Cé. Pa.

SCÈNE V.

CÉCILE, PAUL, assis, à droite *.

CÉCILE.

Et toi, Paul, maintenant, remets-toi. Tu es dans une agitation!... ma tante obtiendra, j'en suis sûre, que ce grand malheur qui te menace soit détourné. Tu iras au bal, infortuné, tu danseras!

PAUL.

Ma bonne Cécile!... Et tu crois que c'est l'amour de la danse qui me préoccupe?

CÉCILE.

Sans doute.

PAUL, se levant.

C'est que tu ne sais pas ; j'ai des dettes.

CÉCILE.

Si, je le sais ! fi ! que c'est vilain ! Et combien ?

PAUL.

Dix mille francs.

CÉCILE.

Miséricorde ! autant que cela !

PAUL.

Tu conçois donc, ma chère Cécile...

CÉCILE.

Oui, tes créanciers peut-être se trouveront à cette soirée, tu veux les prier d'attendre.

PAUL.

Des créanciers, des hommes d'affaires, des arabes ! attendre !

CÉCILE.

Trois ou quatre ans, seulement ; et peu à peu, tu tâcheras...

PAUL.

C'est qu'il y a des lettres de change.

CÉCILE.

Eh bien ! qu'est-ce que ça fait ?

PAUL.

Comment, qu'est-ce que ça fait ? mais il faut les payer aujourd'hui même... je n'ai que jusqu'à demain avant le lever du soleil. Mais aussitôt qu'il fera jour, on doit m'arrêter, me conduire en prison.

CÉCILE.

En prison ?

PAUL.

Oui, ma chère Cécile, en prison.

CÉCILE.

Tu espères donc qu'à cette soirée tu trouveras des amis qui te prêteront...

* Cé. Pa.

PAUL.

Les amis? ils empruntent plus souvent qu'ils ne prêtent. Non, ma seule ressource serait le jeu.

CÉCILE.

Le jeu!

PAUL.

Si j'avais assez d'argent pour attendre la bonne veine.

CÉCILE.

Avec ça qu'elle te vient souvent la bonne veine. Tu perdais toujours au wist. Non, tu n'as pas de chance au jeu, ce qui me fait espérer que plus tard, peut-être, tu seras heureux en... d'un autre côté.

PAUL.

Je l'espère bien aussi; mais en attendant...

CÉCILE; ils s'asseyent.

Ah! il me vient une bonne idée, je crois.

PAUL.

Quoi donc?

CÉCILE.

Si tu prouvais à tes créanciers que tu es de bonne volonté?

PAUL.

Que veux-tu dire?

CÉCILE.

Tiens, prends cette bourse, il y a dix louis, donne-leur un à-compte.

PAUL, à part.

Dix louis sur dix mille francs.

CÉCILE.

Eh bien?

PAUL, refusant.

Qui, moi? que j'accepte le fruit de tes économies?... Déjà plusieurs fois tu es venue à mon aide; tu m'as prêté...

CÉCILE, souriant.

Tu appelles cela prêté, cousin? Est-ce que je puis prêter à quelqu'un ici, surtout à toi! Est-ce mon travail qui a produit cet argent?... n'est-ce pas mon oncle Louis, ton père, qui me le donne à moi, qui n'ai rien au monde, qui suis orpheline? n'es-tu pas l'héritier naturel de ton père? il est juste que ce que je tiens de lui te revienne : c'est une restitution.

PAUL, se levant *.

Non, non, je refuse... Cette bourse t'a été donnée pour tes menus plaisirs.

CÉCILE, se levant aussi.

Et si je puis en tirer de grands en te l'offrant, me refuseras-tu?

PAUL, lui prenant la main.

Oh! Cécile, mon ange tutélaire!

* Pa. Cé,

CÉCILE.

Allons, allons, obligez-moi de bonne grâce, acceptez sans vous faire prier... autrement je croirai que tu ne m'aimes plus.

PAUL.

Ne plus t'aimer!

CÉCILE.

Et jè me fâcherai.

PAUL.

Cécile!

CÉCILE.

Oh! mais tout de bon.

PAUL.

Si au moins tu tenais note de tout ce que je t'ai emprunté déjà...

CÉCILE.

Sois tranquille... Tu es sur mon livre à la colonne des dépenses extraordinaires... plus tard nous réglerons nos comptes.

PAUL.

Oh! oui, oui... ou plutôt, si tu veux, un jour, nous n'aurons plus de comptes à régler; notre bourse sera commune.

CÉCILE, lui mettant la bourse dans la main.

Alors, commençons dès à présent pour nous y habituer.

SCÈNE VI.

CONSTANCE, CÉCILE, PAUL.

CÉCILE, à Constance.

Eh bien?

CONSTANCE, agitée.

Eh bien! j'irai au bal.

CÉCILE.

J'en étais sûre; mon oncle a permis *?...

CONSTANCE, avec dépit.

Au contraire, il m'a refusée brutalement. Oh! mais j'irai, oui, j'irai! Après tout, une femme mariée n'est pas une esclave.

PAUL.

Ni un fils non plus. Autrefois, je ne dis pas... mais aujourd'hui!...

CÉCILE, avec reproche.

Ah! Constance!

CONSTANCE.

C'est même dans son intérêt que je ne céderai pas cette fois à son caprice. Quelle opinion aurait-on de lui dans le monde? on dirait que c'est un tyran!

PAUL.

C'est vrai au moins; nous devons aller au bal par considération pour lui. (Il remonte.)

* Pa, Cons, Cé,

CÉCILE, à Paul.

Allons, ne vas-tu pas encore lui monter la tête, toi? (A Constance.) Oh! non, chère amie, tu ne te mettras pas en révolte contre mon oncle; tu lui dois obéissance.

CONSTANCE, désolée.

C'est que tu ne comprends pas; tu ne vois pas que j'ai besoin de me distraire, de m'étourdir... (S'oubliant.) d'éviter la présence...

CÉCILE.

De ton mari?

CONSTANCE, se ravisant.

Oui! précisément... il est de si mauvaise humeur depuis son retour...

PAUL.

Quant à moi, Cécile, tu connais ma position...

CÉCILE.

Mais quand mon oncle apprendra que vous êtes sortis malgré sa défense!

PAUL.

Tu lui diras que nous sommes rentrés chez nous; que nous dormons.

CÉCILE.

Eh?

CONSTANCE, vivement.

Oui, Paul a raison. De cette manière, mon mari ne saura rien; il ne sera pas fâché...

CÉCILE.

Permettez...

PAUL.

Il le faut.

CONSTANCE.

C'est nécessaire.

PAUL.

D'ailleurs, notre parti est pris et tu nous seconderas.

CÉCILE.

Moi! par exemple!

CONSTANCE, caressante.

Oui, Cécile, tu seras ma providence.

PAUL, de même.

Tu seras là mienne aussi.

CÉCILE.

Eh bien! vous demandez de jolies choses à la Providence.

PAUL.

Où est le mal? Qui est-ce qui ne va pas en soirée pour jouer, pour danser un peu?

CÉCILE.

Je sais bien qu'il y a des crimes plus énormes; mais si mon oncle vient à savoir... lui qui est si agité déjà, il en tombera malade.

PAUL.

'Tu vois donc bien qu'il ne faut pas qu'il sache...

CONSTANCE.

Et loin de nous dénoncer, tu dois...

CÉCILE.

Moi ! dénoncer quelqu'un ! pour qui me prenez-vous ?

PAUL.

Oh ! mais cela ne suffit pas.

CÉCILE.

Ne me demandez rien de plus, et...

PAUL, lui coupant la parole et l'entraînant.

Nous sortirons, Constance et moi, par la petite porte du jardin. Je cours faire avancer une voiture de place. Toi, ma petite, ma bonne Cécile, de peur de surprise, tu vas faire sentinelle près de la salle à manger où se trouve mon père.

CÉCILE.

Comment ! sentinelle !

PAUL, de même.

Oui, c'est convenu...

CÉCILE.

Mais pas...

PAUL.

Tu as promis...

CÉCILE.

Du tout.

PAUL.

Ou bien, alors, nous croirons que tu veux nous faire de la peine.

CONSTANCE.

Beaucoup de peine !

CÉCILE *.

Moi, vous faire de la peine. (Avec une sorte de petite indignation, moitié comique, moitié sérieuse.) Voyez cependant ce que c'est que de fréquenter des gens de désordre ! moi qui suis pour la règle, pour l'autorité, me voilà presque entraînée de force à faire sentinelle pour une conspiration.

PAUL, vivement.

Merci !

CONSTANCE.

Merci !

CÉCILE **.

Mais je n'ai pas dit...

PAUL.

Si !

CÉCILE.

Du tout !

* Cons. Céc. P.

** Cons. P. Céc.

Oh ! si !..

PAUL, suppliant.

Non.

CÉCILE, résolument.

Oh ! si !

PAUL, suppliant.

Non.

CÉCILE, moins fort.

Oh ! si.

PAUL, encore plus pressant.

CÉCILE, faiblement.

Non. (A part, tandis que Paul rassure Constance, et lui témoigne que Cécile est gagnée, puis sort à gauche.) Il le faudra bien pourtant, pour prévenir un plus grand mal, pour ménager la santé de ce pauvre oncle. (Elle sort de mauvaise humeur par la fond, au milieu.)

SCÈNE VII.

CONSTANCE, puis MARIE.

CONSTANCE, seule.

Mon mari lui-même, j'en suis sûre, me permettrait, m'ordonnerait d'aller à ce bal, s'il savait que je ne cherche les distractions que pour me dérober à une image qui me suit partout ; mais, je ne puis lui dire...

MARIE, entrant *.

Une lettre pour Madame.

CONSTANCE.

De qui ?

MARIE.

Je l'ignore : c'est un commissionnaire étranger au quartier qui vient à l'instant...

CONSTANCE.

C'est bien. (Marie sort.) De madame de Saint-Pons sans doute, qui s'étonne de ne pas me voir arriver... (Elle décachette et va à la signature.) Henri !.. Il m'écrit ! Il ose m'écrire. (Elle lit mentalement.) Oh ! voilà ce que j'ai toujours redouté, un aveu ! un aveu dont la seule pensée !.. Tant qu'il a gardé le silence, j'ai pu douter de ses sentiments et j'ai tâché de détourner mon cœur d'une préoccupation funeste... Maintenant... oh ! à tout prix, il faut m'arracher à ce péril... mais que faire ?.. quel parti prendre ?.. à qui demander conseil, sans causer un éclat... un scandale ?..

SCÈNE VIII.

CONSTANCE, ÉTIENNE.

ÉTIENNE, au fond, à la cantonade.

Je te dis, moi, que c'est M. Mongis qui est nommé chef de bataillon.

* Ma. Cons.

CONSTANCE, à part.

Mon beau-frère !

ÉTIENNE, à la cantonade *.

Du reste, je vais chercher l'article dans mon journal, je te le montrerai. (A Constance.) C'est toi, Constance ?.. Eh ! mon Dieu ! qu'as-tu donc ? tu es bien agitée ?

CONSTANCE.

Moi, je...

ÉTIENNE.

Oui, je comprends, le refus de te laisser aller au bal... une si belle soirée !

CONSTANCE.

Non, oh ! non. Ce n'est pas là ce que...

ÉTIENNE.

Quoi donc ? quelque mauvaise nouvelle alors, et cette lettre que tu tiens ?

CONSTANCE, à part, comme frappée d'une idée.

Ah ! (Haut.) Oui, c'est cela : une personne qui comptait me voir au bal, une de mes amies intimes qui avait à me demander conseil, (Elle montre la lettre.) m'écrit qu'elle est désolée, désespérée... et le fait est qu'elle est dans une position bien difficile... mais ne pouvant me rendre près d'elle, il faudra que je lui réponde.

ÉTIENNE.

C'est cela, tu lui répondras. (Il va se retirer.)

CONSTANCE, vivement **.

Oui, mais quoi ?

ÉTIENNE, souriant.

Je n'en sais rien, puisque j'ignore le sujet...

CONSTANCE.

Eh bien ! tenez, je vais vous le dire ; vous viendrez à mon aide (se ravisant.) pour le conseil que j'ai à vous demander. Vous êtes si bon, si éclairé, si...

ÉTIENNE.

Passons, passons et faisons court. De quoi s'agit-il ?

CONSTANCE.

Cette dame est mariée.

ÉTIENNE, souriant.

Et elle a un mari insupportable... c'est toujours comme cela...

CONSTANCE.

Elle ne me dit pas...

ÉTIENNE.

Je parie que je devine : c'est madame Dutterle.

CONSTANCE.

Non.

* Cons. Ét.

** Ét. Cons.

ÉTIENNE.

Madame de Cergé... ou madame Nerville?

CONSTANCE.

Vous comprenez que je ne peux pas vous dire...

ÉTIENNE.

Oui, oui, c'est juste... la discrétion... c'est madame trois étoiles. Eh bien! cette dame?

CONSTANCE.

Eh bien! elle a eu le malheur de rencontrer...

ÉTIENNE.

Oui, un adorateur?

CONSTANCE, vivement.

Qu'elle ne cherchait pas!

ÉTIENNE.

A quoi bon chercher ce qui vient tout seul... Et elle aime ce jeune homme?

CONSTANCE.

Mon Dieu, elle n'en sait trop rien.

ÉTIENNE.

C'est ce que je dis : elle l'aime... Bref?

CONSTANCE.

Bref, ce jeune homme, discret jusque-là, a osé lui écrire, se déclarer... et elle me consulte sur ce qu'elle doit faire.

ÉTIENNE.

Rien de plus facile... si elle a le cœur droit.

CONSTANCE.

Facile?

ÉTIENNE.

Tu n'en doutes pas... suppose que ce malheur t'arrive! tu irais trouver ton mari et tu lui dirais...

CONSTANCE.

En face, une révélation de cette nature?

ÉTIENNE.

Oui, j'en conviens, c'est embarrassant... mais alors il y a un autre moyen.

CONSTANCE.

Ah!

ÉTIENNE.

Le jeune homme a écrit à la dame, m'as-tu dit?

CONSTANCE.

Oui... il y a quelques jours.

ÉTIENNE.

Le moyen est bien simple alors.

CONSTANCE.

Et c'est?

ÉTIENNE.

C'est d'envoyer au mari la prose du galant.

CONSTANCE.

Cette pensée lui était venue, me dit-elle, mais elle a hésité, en considérant...

ÉTIENNE.

Hésiter, dans ce cas, c'est faillir... réponds à ton amie que si elle tarde encore, c'est une femme perdue! (A part.) Ce doit être madame Dutterle. (Haut, appuyant.) Tu entends! perdue!... et souligne le mot. (Il sort.)

CONSTANCE, seule.

Oh! ne réfléchissons pas... il a raison... discuter avec soi-même, c'est consentir... c'est vouloir se perdre. (Elle prend une enveloppe, y met la lettre d'Henri et écrit l'adresse.) A monsieur Louis Delson.

SCÈNE IX.

HENRI, CONSTANCE.

CONSTANCE, à part *.

Henri!

HENRI.

Madame, vous connaissez maintenant le secret de mon cœur. Vous avez reçu ma lettre?

CONSTANCE.

Votre lettre...

HENRI.

Et je viens chercher votre réponse.

CONSTANCE, très-ému.

Ma réponse, Monsieur, la voilà; j'envoie votre lettre à mon mari.

HENRI.

Madame... mais non, c'est impossible!

CONSTANCE, à part.

Si je l'écoute, je ne l'enverrai pas!

HENRI.

Constance, vous ne voudrez pas me réduire au désespoir; vous ne me punirez pas de vous aimer, comme vous me puniriez de vous haïr!

CONSTANCE, se précipitant sur une sonnette **.

Mon mari seul peut nous sauver tous deux.

HENRI, à part.

Tous deux!... Elle m'aime!

SCÈNE X.

LES MÊMES, CÉCILE, puis JUSTIN, puis PAUL, puis CALLISTE.

CÉCILE, à elle-même avec regret.

La citadine est à la porte du jardin.

* Cons. He.

** He. Cons.

CONSTANCE.

Où, il le fait!

HENRI, à Constance.

Madame, qu'allez-vous faire?

CÉCILE.

Eh! mon Dieu! comme vous voilà!...

CONSTANCE.

Cécile!

CÉCILE.

Que se passe-t-il?

CONSTANCE.

Tu le sauras.

CÉCILE.

Parlez, Monsieur.

HENRI.

Cette lettre que j'ai eu l'imprudencia d'écrire, il ne faut à aucun prix qu'elle tombe dans les mains de votre oncle.

JUSTIN.

Madame a sonné*?

CONSTANCE, désignant une porte.

Mon mari est-il dans son cabinet?

JUSTIN.

Je ne sais pas, Madame. Je n'ai pas vu Monsieur y entrer par ici; mais il peut être allé dans son cabinet par l'autre côté.

CONSTANCE, faisant un effort et lui donnant la lettre.

Voyez et remettez-lui... (Justin disparaît.)

HENRI, désespéré, poussant un cri.

Ah!

CÉCILE, l'arrêtant.

Monsieur... (A Henri.) Ah! monsieur Henri, vous êtes bien coupable! bien ingrat! Et toi, Constance, bien irréfléchie, bien imprudente.

HENRI.

Mais cette lettre... je ne puis la laisser parvenir...

JUSTIN, sortant du cabinet.

Monsieur n'est pas dans son cabinet... (Mouvement d'Henri.) J'ai mis la lettre sur son bureau avec les autres. (Il sort.)

HENRI.

Tout peut se réparer, Mademoiselle, et je vais...

CÉCILE.

Non, Monsieur, je vous le défends, ou je déclare tout. C'est moi qui me charge de ravoir cette lettre.

HENRI.

Monsieur Delson m'accablerait de sa honte et de son mépris.

CÉCILE.

Que vous avez mérités... (A Constance.) Mais dans l'état d'irri-

tation et de fièvre où il se trouve, cette révélation serait pour lui le coup de la mort.

CONSTANCE.

Il est vrai! Je n'avais pas songé...

CÉCILE, *bas à Constance.*

Voilà Paul. Laisse-moi seul avec Henri! *(Constance sort.)*

SCÈNE XI.

CÉCILE, HENRI.

HENRI *.

Oh! mademoiselle Cécile, quel service vous allez me rendre!

CÉCILE.

A une condition toutefois.

HENRI.

Je m'y soumetts d'avance.

CÉCILE.

Cette sous-préfecture, dans les Pyrénées, que vous propose mon oncle Étienne, vous l'accepterez.

HENRI.

Quoi! vous voulez...

CÉCILE.

Vous partirez demain.

HENRI.

Cependant... *(Calliste entre par le fond.)*

CÉCILE, *bas à Henri.*

Vous partirez, ou mon oncle Louis recevra votre lettre.

HENRI, *à part.*

Partir!

CÉCILE, *à Calliste qui est près de la porte de droite.*

Où vas-tu donc, Calliste?

CALLISTE, *rapidement **.*

Prendre la correspondance que Monsieur n'a pas eu le temps de lire encore... *(il entre à droite.)*

HENRI.

Trop tard!

CÉCILE.

Non!.. j'attendrai Calliste; j'aurai la lettre, mais vous partirez, vous me le promettez!..

HENRI, *avec effort.*

Je le promets.

CÉCILE.

C'est bien. *(Henri sort par le fond.)*

* C6. H.

** H. C6. Ca.

SCÈNE XII.

CÉCILE, puis CALLISTE.

CÉCILE, seule.

Oh ! non, il ne faut pas que mon oncle li se cette lettre... il ne le faut à aucun prix !... Calliste m'est dévoué... et puis il est intéressé, et au besoin... attendons-le... (Avec effroi.) Mais, mon Dieu ! quelle idée !... S'il est sorti du cabinet par l'autre côté... s'il a déjà remis à mon oncle... (Calliste paraît à droite.) Non, non. Le voici ! Oh ! quelle peur j'ai eue ! (Calliste calcule sur un calepin le prix des lettres dont il tient le paquet.)

CÉCILE, à part *.

C'est pourtant plus difficile à faire que je ne croyais.

CALLISTE, sans voir Cécile.

Quinze centimes, trente centimes, affranchie, affranchie, affranchie, quinze centimes... affranchie, trente centimes, affranchie... Ah ! celle-ci... sans port et sans affranchissement.

CÉCILE, à part, regardant furtivement les lettres.

C'est celle-là.

CALLISTE, comptant.

Quinze centimes, quinze centimes, affranchie, affranchie... trente centimes, affranchie, affran...

CÉCILE

Calliste ?

CALLISTE.

Pardon, Mademoiselle, je ne vous voyais pas.

CÉCILE, embarrassée.

C'est vraiment très-agréable que cette grande diminution du port des lettres.

CALLISTE.

C'est vrai... Monsieur qui en avait quelquefois pour vingt-cinq francs dans un jour, maintenant...

CÉCILE.

Et, dis-moi...

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, ÉTIENNE, de la gauche, LOUIS, du fond.

(Étienne est habillé pour une soirée ; il tient un journal.)

LOUIS, à Étienne.

Eh bien ! il n'est pas nommé ?

ÉTIENNE, cherchant dans le journal.

Je n'ai pas cherché l'article. Il a fallu m'habiller ; mais je t'assure qu'il est nommé.

CALLISTE, à Étienne.

Nommé, Monsieur, je suis nommé cheva...

* Cé. Ca.

ÉTIENNE, souriant.

Non, il ne s'agit pas encore de toi...

CALLISTE, à part, avec dépit*.

Je ne le serai jamais!

LOUIS, cherchant dans le journal avec Étienne, et sans regarder Calliste.
Calliste, ma correspondance.

CÉCILE, à part.

Ah!

CALLISTE, à Louis.

J'additionne.

ÉTIENNE, à Louis, désignant le journal.

C'est au verso, tu vas voir. (Il tourne le feuillet. Louis cherche avec lui.)

CÉCILE, bas.

Calliste!

CALLISTE.

Mademoiselle?..

CÉCILE, bas à Calliste.

Un joli cadeau pour toi, si tu veux me donner la lettre qui est sans port et sans affranchissement.

CALLISTE, bas.

Pourquoi cela?

CÉCILE, bas.

Tu le sauras...

CALLISTE, bas.

C'est que...

LOUIS, parlant du journal.

Ça n'y est pas, te dis-je.

CÉCILE, bas à Calliste.

Un superbe cadeau. (A part.) J'ignore où je prendrai de quoi l'acheter. J'ai donné ma bourse.

CALLISTE, à part, avec humeur.

Au fait, puisqu'on est injuste envers moi, pourquoi ne le serais-je pas...

CÉCILE, à Calliste, bas.

Eh bien?

LOUIS, ayant toujours les yeux sur le journal, et tendant la main vers Calliste.

Calliste, mes lettres donc!

CALLISTE.

A l'instant.

ÉTIENNE.

Tiens! le voilà l'article; lis. (Il lui donne le journal et va devant une glace arranger sa toilette.)

CÉCILE, bas à Calliste.

Tu hésites?

CALLISTE, bas.

C'est que sans explication comme ça...

* L. E. Ca. Cè.

CÉCILE, bas.

Eh bien ! plus tard, je t'expliquerai... Promets-moi seulement de garder cette lettre jusqu'à demain midi...

CALLISTE, bas.

Ce retard ne peut pas nuire à Monsieur, le compromettre?..

CÉCILE, bas.

La lettre ne compromet que moi.

CALLISTE, bas.

Et il y a un magnifique cadeau?

CÉCILE, bas.

Oui.

LOUIS, avec colère.

C'est vrai. Il est nommé! lui! un petit homme avec une petite voix incapable de faire entendre: portez armes! à cinquante mètres. (Avec emportement à Caliste.) Eh bien! enfin, cette correspondance?

CALLISTE, hésitant; puis retirant la lettre désignée et donnant les autres.

Voici. (Il sort.)

CÉCILE, à part, satisfaite.

Ab!

LOUIS, assis, décachette, lit rapidement, jette quelques lettres au panier, laisse les autres ouvertes sur la table.

Des demandes de secours, (il jette au panier.) des billets de loterie. (il jette au panier.)

ÉTIENNE, quittant la glace.

Et maintenant, mon frère, j'ai un mot à te dire avant de sortir; décidément tu ne veux pas que ta femme et ton fils aillent à la soirée de madame de Saint-Pons.

CÉCILE, à part, tirant Étienne par l'habit.

Il est bien temps!

LOUIS *.

Non, je veux au contraire leur faire une sermone.

ÉTIENNE.

C'est toi, Cécile?

LOUIS, grondant.

Que faites-vous ici, Mademoiselle? Il est dix heures; vous devriez être dans votre chambre.

CÉCILE.

C'est que...

LOUIS.

Où sont ma femme et mon fils?

CÉCILE, tremblant un peu.

Ils sont rentrés chez eux.

LOUIS **.

Tu l'entends? Rentrés!... mon énergie qui fait son office. (A Cécile.) Allez leur dire de venir me parler...

* Lo. Ét. Cé.

** Lo. Cé. Ét.

CÉCILE, à part.

Ciel!

LOUIS, colère.

Eh bien ! vous n'obéissez pas ? au fait j'ai tort de m'adresser à vous. (Appelant Justin.) Justin ?

CÉCILE, vivement.

J'y vais, j'y vais, mon oncle ; je comprends votre pensée, vous êtes en ce moment d'une humeur charmante ; vous voulez leur pardonner, leur permettre d'aller au bal, jé vais leur dire qu'ils peuvent partir.

LOUIS.

Comment ?

CÉCILE.

Merci pour eux, merci, mon oncle ! (Elle sort en courant.)

LOUIS, appelant.

Cécile ? quelle indocilité, quel esprit de révolte ! tu l'as entendue * ?

ÉTIENNE, souriant.

C'est ton énergie qui fait son office.

LOUIS, appelant.

Justin ? Justin ?

SCÈNE XIV.

LOUIS, ÉTIENNE, JUSTIN.

JUSTIN **.

Monsieur, voici une épingle en diamant que Madame a laissé tomber dans la citadine qui l'a conduite au bal... Le cocher vient de la rapporter.

LOUIS, se contraignant.

Sortez. (Justin sort.) Ils étaient donc partis avant que Cécile eût eu le temps !... Eh bien ! mon frère, que te disais-je ?

ÉTIENNE, souriant et se moquant.

Et moi, qu'est-ce que je disais ?... la parole est aux événements.

LOUIS, avec agitation.

Au fait, j'aime mieux cela ! C'est une guerre ouverte ; une lutte sans masque... nous verrons qui triomphera. Et d'abord puisque chacun ici en fait à sa tête...

ÉTIENNE.

Tu leur dis, tous les jours, que tout le monde fait ainsi, (Appuyant.) à notre époque ! (Pendant le couplet de prose, Louis tire une petite clé de sa poche, ouvre le tiroir d'une petite table, y prend un trousseau de petites clés, referme le tiroir, remet la clé dans sa poche et gardant dans la main le trousseau qui reste ainsi, un peu de temps, très-visible pour le public, il finit son couplet et entre vivement dans un cabinet voisin.)

* Lo. Ét.

** J. Lo. Ét.

LOUIS.

Je ne m'occuperai plus d'eux, ils ne me sont plus rien ! Ma fortune est à moi, bien à moi ; j'en disposerai à ma guise ; je la dévorerai tout seul... moi aussi, pardieu, je veux m'amuser de mon côté ! Les distractions auxquelles j'avais renoncé depuis mon second mariage, je m'y remettrai. Il y a ce soir une représentation à bénéfice à l'Opéra, le spectacle ne finira qu'à deux heures ; j'irai : je connais le directeur, j'ai mes entrées sur le théâtre ; je renouerai avec d'anciennes connaissances qui n'ont pas assez vieilli pour n'être pas encore charmantes, et d'ailleurs il y a des nouveautés. Je jetterai les billets de banque à poignées. Désormais je passerai mes soirées dans les coulisses. Ah ! ah ! et nous verrons qui rira le dernier * !

ÉTIENNE, seul un moment.

Pauvre frère !... ce ne sera ni toi, ni ta famille... mais les danseuses. (Regardant dans le cabinet où Louis est entré.) En effet, il prend des billets de banque dans son bureau. Décidément la tête n'y est plus.

LOUIS paraît, venant de mettre les billets dans la poche latérale de son habit, sur laquelle il frappe en disant toujours très-animé :

Voilà ce que c'est ! (Il va devant une glace et arrange sa cravate en chantonnant.)

ÉTIENNE, allant à lui.

Voyons, mon cher Louis, songe à ce que tu vas faire. Le dépit te conseille bien mal. Ne vaudrait-il pas mieux, pour te distraire, pour te reposer, venir avec moi à la soirée du ministre ? On n'y prend que des calmants.

LOUIS, qui a arrangé sa cravate devant une glace **.

Et moi, je n'en veux pas des calmants... je veux le contraire... A moi les plaisirs, à moi le jeu et les dépenses folles ! Je suis seul ; je n'ai plus de femme, plus de fils, plus de parents. Je suis garçon. Je suis heureux ! Je vais m'en donner !.. Et quand enfin j'aurai tout englouti..

ÉTIENNE.

Naturellement il ne te restera rien et tu mourras de regret et de désespoir...

LOUIS.

Non pas ! je mènerai toujours le même train, j'emprunterai ; il y a bon nombre d'heureux coquins à Paris qui vivent cinquante ans comme des seigneurs et qui n'ont pas d'autre industrie !... (Justin paraît. Louis lui dit violemment :) Éteignez ! (Il sort avec Étienne. A l'orchestre, musique comme d'une tempête lointaine.)

JUSTIN, éteignant.

Tout le monde est sorti... nous allons faire notre petite partie de cartes, suivie d'un souper fin... copieusement et délicatement arrosé... (Le théâtre est dans l'obscurité. Justin sort. La musique con-

* E. L.

** L. E.

tinue, mais elle devient calme et douce d'agitée qu'elle était. Une porte s'ouvre; Cécile paraît.

SCÈNE XV.

CÉCILE, paraît avec précaution, un livre d'une main, un flambeau allumé de l'autre.

Plus personne... Cette lettre, que doit me donner Calliste, me préoccupe... Et puis, en l'absence de ma tante, il me serait impossible de dormir. (Elle s'assied.) Je vais l'attendre en lisant. (Elle ouvre le livre.) Ah! (Elle lit.) « Chapitre sept : Que l'unique moyen « d'être heureux, c'est de s'occuper du bonheur des autres. » (Parlant.) C'est bien vrai, et ce chapitre doit être très-intéressant. (Elle se recueille et se remet à lire. La toile tombe.)

ACTE TROISIÈME.

Un riche cabinet, un bureau, à droite; le trousseau de clés de Louis pend à un tiroir, porte au fond, à droite et à gauche, ameublement, etc.

SCÈNE PREMIÈRE.

(Pendant le lever du rideau on entend sonner à la grille de la cour. La scène est sombre. Seulement la porte latérale de gauche, ouverte, laisse pénétrer une lueur dans la cabinet.)

CONSTANCE, venant du fond, très-agitée.

Je ne sais pas ce que Paul est devenu!.. On l'a vu quitter le bal plein d'agitation... Et moi qui comptais sur lui pour m'accompagner ici, moi qui voulais... (Jetant les yeux dans la pièce éclairée dont la porte est ouverte.) Ah! mon Dieu! Cécile, ma bonne Cécile qui a passé toute la nuit à nous attendre en lisant. Elle n'a pu résister au sommeil, et ce livre tombé à ses pieds... Oh! je vais (Elle fait un mouvement vers la porte éclairée; puis elle s'arrête et dit :) Est-ce qu'on ne monte pas? (Elle va écouter au fond.) Si c'était mon mari qui rentre!.. Non.

SCÈNE II.

CONSTANCE, au fond, CÉCILE, paraissant à gauche, elle porte un flambeau dont la bougie, entière à la fin du deuxième acte, est presque totalement consumée. Cécile passe une main sur ses yeux et a la démarche indécise d'une personne qui vient de s'éveiller.)

CÉCILE.

Il m'a semblé entendre dans ce cabinet*.

CONSTANCE, allant à elle.

Cécile?

* Cé. Cons.

CÉCILE.

Ah ! c'est toi, tu rentres ? c'est bien ! Moi, il me semble que j'ai dormi un peu ; mais il ne doit pas être tard.

CONSTANCE, regardant la pendule.

Bientôt le jour.

CÉCILE.

Déjà ! et Paul où est-il ?

CONSTANCE.

Je ne sais, il a quitté le bal sans m'avertir !

CÉCILE.

Et ton mari qui est sorti furieux !.. Ah ! depuis qu'il est ambli-tieux et misanthrope et que vous autres vous aimez tant le monde et ses plaisirs, tout va bien mal dans la maison. (On entend de nouveau sonner à la grille.)

CONSTANCE.

C'est mon mari peut-être... Je rentre, j'ai trop peur de le voir.

CÉCILE.

Et moi je ne veux pas qu'il sache que j'ai veillé toute la nuit... si ce n'est pas lui je reviendrai pour savoir...

CONSTANCE.

Et dis moi, Cécile, cette lettre que tu devais retirer des mains de Calliste.

CÉCILE :

Tais-toi !

CONSTANCE.

On monte l'escalier.

CÉCILE.

Sauvons-nous ! (Elles sortent à droite.)

SCÈNE III.

CALLISTE, seul.

C'est peut-être M. Louis qui rentre ; il est temps. Je viens prendre ses ordres... les ouvriers vont arriver... C'est la première fois depuis son second mariage qu'il passe la nuit hors de chez lui. Justin et moi nous en avons profité pour jouer quelques bouteilles de vin de Champagne. J'ai perdu ; mais c'est la cave de la maison qui a payé. Justin lui a fait un emprunt... Tiens ! chacun pour soi, comme dit Monsieur.

SCÈNE IV.

CALLISTE, ÉTIENNE.

ÉTIENNE.

Ah ! Calliste, dis-moi, est-on rentré ?

CALLISTE. *

Personne encore, je crois.

ÉTIENNE à part.

Personne !..

* Et. Cal.

CALLISTE.

Monsieur, vous venez de la soirée du ministre... avez-vous ?..

ÉTIENNE, soucieux.

Laisse-moi... laisse-moi... et dis à Paul, aussitôt qu'il rentrera, de venir me parler. (il s'assied préoccupé.)

CALLISTE, à part.

Ah! oui, la croix! jamais! jamais! Aussi, je suis décidé à donner la lettre et à jouer encore du vin de Champagne. (il sort.)

SCÈNE V.

ÉTIENNE, seul.

Pauvre Callisté!.. je l'ai renvoyé durement; du reste il sera bien dédommagé... l'affaire était plus avancée que je ne croyais... Et aujourd'hui même... (il se lève.) Mais Paul!.. Si ce qu'on m'a dit est vrai!.. il ne manquerait plus que cela!.. et mon frère qui n'est pas encore rentré! Où diantre peut-il être?.. l'Opéra est couché à l'heure qu'il est.

SCÈNE VI.

PAUL, ÉTIENNE*.

PAUL.

Ah! mon oncle!..

ÉTIENNE.

Comme te voilà pâle, mon ami.

PAUL.

Pâle? vous savez ce que c'est qu'une nuit passée au bal... (il va pour rentrer chez lui.)

ÉTIENNE, le retenant.

Paul, voyons, parle-moi franchement... Une personne que j'ai rencontrée à la soirée du ministre et qui sortait de celle où tu as passé la nuit, m'a dit que tu as un duel pour ce matin.

PAUL, à part.

Ciel!

ÉTIENNE.

Du reste, elle ne savait rien de précis sur la cause... Il était question de ta belle-mère.

PAUL, dissimulant.

Ah! oui, une bagatelle... les propos d'un étourdi, à qui j'ai demandé une explication... tout s'est arrangé; nous nous sommes donné la main.

ÉTIENNE.

A la bonne heure!...

PAUL, il s'assoit.

Ma robe de chambre... Mais je vous laisse, mon oncle... vous allez sans doute vous reposer? (Justin paraît une robe de chambre sur le bras.)

* D. F.

ÉTIENNE.

Tu en as plus besoin que moi...

PAUL.

Aussi, je ne me lèverai pas avant midi. (Il met la robe de chambre, et dit à part.) Ma robe de chambre pour le mieux abuser. (Haut.) Bonne nuit, mon oncle...

ÉTIENNE.

Tu veux dire bonjour?

PAUL.

C'est juste! (A part.) Le jour!...

ÉTIENNE.

Paul, n'oublie pas surtout que tu dois des excuses à ton père.

PAUL, à part.

Il ne s'en ira pas! (Haut.) Oui... oh! je vous le promets... Bonjour, mon oncle!

ÉTIENNE.

Bonjour, mon ami. (Étienne sort.)

SCÈNE VII.

CÉCILE, PAUL.

PAUL, sans voir Cécile qui est venue furtivement voir qui est rentré*.

Enfin, il est parti... J'ai dû le tromper, lui dire que ce duel n'aurait pas lieu.

CÉCILE, à part**.

Un duel!...

PAUL.

Si je lui avais dit la vérité, il aurait voulu me retenir... il aurait fallu discuter... le soleil se serait levé pendant ce temps-là... et alors, peut-être... car il m'a semblé que j'étais suivi... et c'était bien une allure de gardes du commerce... l'air hypocrite, le regard en dessous, le pas oblique, et longeant la muraille. Pas un instant à perdre... mes pistolets et je pars. (Il va vers la chambre, et rencontre Cécile.) Cécile!...

CÉCILE.

Un duel!.. Tu as un duel?...

PAUL.

Non, je...

CÉCILE.

Ne crois pas m'abuser... J'ai tout entendu... tu viens chercher des armes.

PAUL, allant vers la porte de gauche.

Cécile, laisse-moi...

CÉCILE.

Oh! tu n'iras pas. (Cécile lui barrant le passage.) J'appellerai mon oncle Étienne, Calliste, Justin, tout le monde, nous t'arrêterons...

* Pa. Cé.

** Cé. Pa.

PAUL.

Cécile, ma chère Cécile, pas de bruit, je t'en supplie!...

CÉCILE.

Eh bien! non, je ne ferai pas de bruit... Je ne dirai rien, si tu me promets... si tu restes là, près de moi... mais si tu fais un pas vers cette porte.

PAUL.

Cécile, Cécile, écoute-moi... je ne puis plus te cacher... Eh bien! oui, j'ai un duel, un duel inévitable que je n'ai pas cherché...

CÉCILE.

Et auquel tu veux courir?

PAUL.

Dans cette soirée un misérable a osé attaquer l'honneur de ma belle-mère.

CÉCILE, effrayée.

De Constance!

PAUL.

Oui, on a osé dire sans nommer personne... heureusement, Constance n'était pas là; elle ne sait rien; mais j'ai dû imposer silence au calomniateur, le forcer de se rétracter... Il a refusé; je l'ai provoqué...

CÉCILE.

Oh! mon Dieu!...

PAUL.

Tu comprends, Cécile, tu comprends? Ainsi, laisse-moi, laisse-moi... je ne suis venu ici que pour chercher des armes; sans cela, je ne serais pas rentré... car j'ai tout perdu au jeu... les gardes du commerce peuvent m'arrêter d'un moment à l'autre.

CÉCILE.

Et quand le soleil sera levé, me disais-tu hier, ils ont le droit...

PAUL.

De me mettre en prison.

CÉCILE, à part.

Il serait là en sûreté, pas moyen de se battre.

PAUL.

Ainsi, tu vois qu'il faut...

CÉCILE.

Il faut rester là.

PAUL, s'avançant.

Mais, Cécile, il est grand jour!

CÉCILE.

Un pas de plus, et j'appelle...

PAUL, courant à la fenêtre, après avoir prêté l'oreille.

Tu veux donc me perdre...

CÉCILE.

Je veux te sauver...

PAUL, à la fenêtre.

Trop tard!... ils sont là!... le soleil est levé.

CÉCILE.

Le soleil!... moi qui l'aime tant!... je l'admèrerai ce matin plus encore que les autres jours.

PAUL, allant à Cécile.

Oh! vois-tu bien, Cécile, c'est indigne ce que tu fais là... Je t'en voudrai toute ma vie.. tu me déshonores... je ne t'aime plus... je te déteste... je...

CÉCILE.

Oh! ça m'est bien égal!...

PAUL.

Et je ne sais qui me tient que...

CÉCILE, se postant devant lui.

Tu veux te battre avec moi, peut-être?... Viens, je t'attends... je ne te tuerai pas, moi, je ne te blesserai pas... je n'ai pas peur... (A part.) Je vais éveiller et avertir mon oncle Étienne... (Elle sort par le fond.)

SCÈNE VIII.

PAUL; puis CÉCILE.

PAUL.

Tout est perdu!... Encore si la cause de ce duel n'était pas si grave!... mais livrer mon père au ridicule!... attaquer l'honneur de sa femme!... Oh! s'il était rentré! s'il était là!... Je suis sûr qu'il serait le premier à me dire : (il marche vers le bureau qu'il désigne.) Tiens... voilà de l'or... fais-toi livrer passage... tu es jeune, tu as du cœur, ton bras est ferme... cours me venger!... (Apercevant la clé sur le bureau.) La clé au bureau de mon père, de mon père qu'on flétrit en calomniant sa femme!... Oh! c'est pour lui, c'est pour lui seul... bâtons-nous. (Cécile paraît.) Mon oncle Étienne prévenu par Cécile peut venir!... Mon père, mon père, vous serez vengé!... (il ouvre le tiroir et en tire des billets de banque. Paul met les billets dans la poche latérale de son habit qui est sur un fauteuil où il l'a jeté auparavant quand il a mis sa robe de chambre.) Et maintenant des armes!... (il court et entre dans sa chambre.)

CÉCILE.

J'arrive à temps pour empêcher une faute et un grand malheur! (Elle tire les billets de la poche de l'habit et se cache derrière le bureau. Paul arrive, une boîte de pistolets à la main.)

PAUL, mettant son habit.

Passons par le jardin de peur de rencontrer mon oncle Étienne. (Il sort.)

CÉCILE, à la fenêtre.

Le voilà qui traverse l'avenue; il arrive près de la porte; il tire son portefeuille pour payer les gardes... il cherche dans l'avenue... Oui, oui, cherche, cherche, tu ne trouveras rien; tu ne pourras pas payer; tu ne sortiras pas et tu ne te battras pas.

Mais hâtons-nous de remettre ces billets à leur place. (Elle va remettre les billets dans le bureau, lorsqu'elle entend du bruit; elle tourne la tête, aperçoit son oncle Louis, garde les billets, se trouble et reste immobile d'émotion.) Ah! mon oncle!

SCÈNE IX.

LOUIS, CÉCILE.

LOUIS *.

Je n'en puis plus... je suis accablé!... (Apercevant Cécile.) Cécile! que faites-vous ici, Mademoiselle?

CÉCILE, se troublant de plus en plus.

Mon oncle, je...

LOUIS.

Rentrez chez vous **.

CÉCILE, cherchant à regagner à reculons le tiroir du bureau pour y remettre les billets.

Oui, mon oncle, je m'en vais.

LOUIS, la voyant reculer.

Vous vous en allez? de quelle façon?...

CÉCILE, feignant de reculer par peur de sa colère.

Mon Dieu, mon oncle, c'est que votre colère me trouble... me...

LOUIS.

Sortez, vous dis-je!...

CÉCILE, reculant toujours.

Vous voyez bien que je sors.

LOUIS, allant à elle.

Que veut dire ceci!... Que faites-vous donc?...

CÉCILE, reculant toujours.

J'obéis, je...

LOUIS.

Que cachez vous-là derrière?

CÉCILE.

Moi, rien! oh! rien, je vous assure. (Louis lui prend la main que Cécile tient derrière elle au moment où elle atteignait le tiroir.)

LOUIS ***.

Rien!... (Voyant le tiroir ouvert et les billets de banque que tient Cécile.) Grand Dieu!... des billets de banque, la clé que j'avais oubliée!.. Cécile! Cécile! pourquoi trouvé-je ces billets entre vos mains?

CÉCILE, trouble croissant.

Des billets! vous pensez que ce sont des billets?

LOUIS.

Comment! je pense! Cécile, vous me dérobez!

CÉCILE.

Mon oncle, pardonnez-moi, je...

* C6. Lo,

** Lo. C6.

*** C6. Lo.

LOUIS, mettant les billets dans un portefeuille qu'il remet dans sa poche.

Et que prétendiez-vous faire, malheureuse, de ces billets?...
CÉCILE.

C'était... (A part.) Ma tête se perd!
LOUIS.

C'était?..
CÉCILE.

Je voulais...
LOUIS.

Vous vouliez?...
CÉCILE.

Acheter...
LOUIS.

Acheter?...
CÉCILE.

Des robes...
LOUIS.

Dix mille francs pour acheter des robes?...
CÉCILE.

Et des diamants aussi... tout le monde en a... Oh! mon oncle, pardonnez à un moment d'oubli, de folie... je ne savais pas ce que je faisais... je... je...

LOUIS, furieux.

Va-t'en, va-t'en!... ou je ne réponds pas de me contenir!... Je te renvoie au couvent; je ne te veux plus chez moi. (Il s'assied.)
CÉCILE, à part.

Je ne savais que lui dire, et je ne voulais pas dénoncer Paul.

SCÈNE X.

CÉCILE, ÉTIENNE, LOUIS*.

ÉTIENNE.

Qu'y a-t-il?... on dispute ici.

CÉCILE, bas, à Louis.

Oh! mon oncle, ne dites pas...
LOUIS.

Je dirai tout. Je suis le maître!
ÉTIENNE.

Tu es en colère? J'en suis fâché; car je venais te demander une grâce...
LOUIS.

Une grâce?...
ÉTIENNE.

La grâce de ta femme...
CÉCILE.

Et moi aussi, je vous la demande...

* Cé. Et. Lo.

LOUIS.

Comment, tu es encore là?... tu oses rester devant mes yeux?...

ÉTIENNE.

Qu'est-ce que c'est?...

LOUIS.

Qu'est-ce que c'est?... Je viens de la surprendre me dérobant dix mille francs.

ÉTIENNE, bondissant.

Eh!...

LOUIS.

Pour acheter des robes...

ÉTIENNE.

Tu estravagues... Elle, Cécile, un ange!

LOUIS.

Un ange? c'est un démon...

ÉTIENNE.

Un démon?

CÉCILE, à Étienne.

Oui, mon oncle, j'en suis un. . (Elle lui fait des signes de ne pas insister.)

ÉTIENNE.

Allons donc!...

CÉCILE, à Louis.

Mais il faut bien le dire, c'est un peu votre faute.

LOUIS.

Ma faute!

CÉCILE.

Certainement, mon oncle. Vous nous dites toujours, qu'il faut être de son époque, qu'il ne faut songer qu'à soi... On suit vos maximes... et puis, vous vous fâchez, vous vous emportez... ce n'est pas logique...

ÉTIENNE, à part, souriant.

Bon!...

LOUIS, furieux.

Logique!... comment, insolente!... (Cécile passe à la droite d'Étienne.) Au lieu de vous disposer à partir pour le couvent...

ÉTIENNE.

Pour le couvent?...

LOUIS.

Je l'y renvoie.

ÉTIENNE.

Cécile quitte la maison?

LOUIS.

Pour toujours.

ÉTIENNE.

Je te préviens, alors, que je la quitte aussi.

LOUIS.

Eh bien! bon voyage!

SCÈNE XI.

CÉCILE, ÉTIENNE, PAUL, LOUIS.

PAUL, cherchant les billets, à part.

Où donc ai-je pu égarer... (Apercevant Louis.) Mon père!...

CÉCILE, à part.

Ah! mon Dieu!

LOUIS, sévèrement, à Paul.

Monsieur!...

PAUL.

Mon père, je sais combien votre colère est légitime; combien j'ai mérité... mais quand vous connaîtrez ma position.

LOUIS.

Votre position?

PAUL.

Ah! croyez bien, que sans une circonstance aussi grave, jamais votre fils ne se serait oublié au point... (Designant le bureau.)

CÉCILE, vivement.

Il n'est pas question de cela.

PAUL.

Mais il y allait de votre honneur, de celui de ma belle-mère...

LOUIS, stupéfait.

L'honneur de ma femme?

PAUL.

Oui, mon père; quelqu'un a osé dire que vous aviez un rival dans le cœur de Constance.

LOUIS, bondissant.

Eh?...

PAUL.

Je suis accouru ici pour prendre des armes et punir le calomniateur... Au moment de sortir, j'ai aperçu autour de la maison des gardes du commerce... et alors... (il désigne encore le bureau.) Mais arrivé dans le jardin, je n'ai plus trouvé... dans mon trouble, j'avais perdu...

CÉCILE, vivement.

Il avait perdu la tête. (Bas, à Paul.) Tais-toi, il ne sait rien.

PAUL, à Louis.

Enfin, les gardes m'attendent en bas, et ne me laisseront sortir que si je les paye.

LOUIS, à part.

Je comprends, c'est une comédie pour me soutirer... (Haut.) Ce n'est pas la peine de les faire attendre. Je ne paierai pas vos désordres.

PAUL.

Mais...

LOUIS.

Rien!

PAUL.

Vous êtes ma seule ressource, et je vous le dis, mon père, si avant une heure je n'ai pas de quoi racheter ma liberté...

LOUIS, se croyant menacé, s'avance furieux.

Que ferez-vous, Monsieur?

PAUL.

Je me tuerai.

CÉCILE.

Ciel!

LOUIS.

Vous tuer?

PAUL.

J'en ai le droit.

LOUIS.

Le droit?

PAUL.

Oui, mon père; je puis disposer de moi, comme je l'entends. Je suis le maître de mes actions; je suivrai vos conseils: chacun pour soi; je me tuerai!

LOUIS, furieux.

Eh bien! tuez-vous, tuez-vous, je ne céderai pas!

PAUL.

Je vais attendre une heure; mais après cela, oh! je vous le jure, vous serez satisfait. (Il sort par le fond.)

CÉCILE, effrayée, à Étienne.

Mon oncle! venez; il faut l'empêcher... (Elle suit Paul.)

LOUIS, à Étienne, les bras croisés.

Eh bien! mon frère?

ÉTIENNE, de même.

Eh bien! mon frère?

LOUIS.

Tu vois?

ÉTIENNE.

Vois-tu?

LOUIS, de même.

En est-ce assez?

ÉTIENNE.

N'est-ce pas même un peu trop? Avec ton scepticisme et ta misanthropie, tu as mis ta maison dans un joli état. (Il sort pour retrouver Paul.)

SCÈNE XII.

LOUIS, seul.

Se tuer!.. se tuer!.. je n'ai pas la moindre crainte... C'est encore une comédie pour me faire payer ses dettes, comme l'histoire du propos tenu contre ma femme... Si pourtant il était vrai, ce propos!.. avec les mœurs du jour, il n'y aurait là rien d'extraordinaire. Et, en effet, je me rappelle maintenant un

jeune notaire qui n'a aucune espèce de respect pour les contrats, un garçon, un fat qu'on trouve partout... excepté dans son étude. C'est ici qu'il faut de la résolution. J'en aurai. (Il sonne.) Constance aime la vie de Paris, ses bruyants plaisirs! je l'enverrai en province, dans mes forges des Pyrénées, et désormais je prendrai le contre-pied de tout ce qu'on voudra, ou plutôt il n'y aura bientôt plus personne ici pour me contrarier. Mon frère me quitte; Cécile va au couvent, mon fils en prison; Henri dans sa sous-préfecture du Midi; ma femme dans les Pyrénées. (Il sonne encore.) Je serai seul, je serai le maître.

SCÈNE XIII.

LOUIS, CÉCILE, puis CONSTANCE *.

CÉCILE.

Mon oncle !

LOUIS, sévère.

Ce n'est pas vous que j'appelle. Où est Justin ?

CÉCILE.

Je ne sais pas...

LOUIS.

Fût-on jamais plus mal servi ?

CÉCILE.

Mon oncle, que désirez-vous ?

LOUIS.

Allez prévenir Constance que je veux lui parler.

CÉCILE.

Elle est là, elle veut vous parler aussi. (Constance paraît.)

LOUIS **.

Madame, vous avez été bien coupable d'aller à cette soirée, malgré moi... Ne pleurez pas, je sais que les femmes pleurent à volonté.

CÉCILE, timidement.

C'est-à-dire, quand leurs maris les font pleurer.

LOUIS, à Cécile.

Est-ce qu'on demande votre avis ?

CÉCILE, à part.

J'oublie que je suis une criminelle.

CONSTANCE.

Oh ! ne m'accuse pas avant de...

LOUIS.

On a tenu sur votre compte des propos que je méprise ; mais vous devez ne plus donner matière à de pareils bruits.

CÉCILE.

Ça ne fermera la bouche à personne. Le monde est si...

LOUIS, à Cécile.

Vous tairez-vous ?

* Lo. Cé.

** Lo. Co. Cé.

CÉCILE, à part.

J'oublie toujours...

LOUIS, à Constance.

Il vous faut renoncer aux bruyants plaisirs, aux nombreuses réunions.

CONSTANCE.

J'y renonce.

LOUIS.

Et pour cela, quitter Paris.

CONSTANCE.

Je venais vous le demander.

LOUIS.

Vous partirez à l'instant même pour mes forges des Pyrénées. Vous y passerez quelques mois près de ma sœur qui est malade, qui aura besoin de vos soins.

CONSTANCE.

Tous mes préparatifs sont faits, je puis partir sur-le-champ.

CÉCILE.

Quoi ! mon oncle, elle va se séparer de moi !

LOUIS, à Cécile.

Quant à vous, je vais vous faire reconduire au couvent, Mademoiselle.

CÉCILE.

Vous me renvoyez donc définitivement ?

LOUIS, colère.

Dites adieu à votre tante... (Cécile embrasse Constance qui sort par le fond, où elle trouve Marie qui la suit avec un carton à chapeau et un sac de nuit.)

CÉCILE.

Mon oncle, ne soyez pas fâché contre moi.

LOUIS, avec colère.

Je ne veux plus vous voir.

CÉCILE, le calmant.

Ne vous emportez pas... Vous ne me verrez plus.

LOUIS, attendri.

Et je tâcherai de t'oublier pour ne pas te haïr.

CÉCILE.

Et moi, mon oncle, je penserai à vous, à vos bienfaits, pour vous aimer toujours.

LOUIS, de même.

Me prendre dix mille... à moi qui voulais... qui formais des projets, qui avais pour elle une affection !

CÉCILE, s'approchant et souriant.

Oh ! je vois bien, mon oncle, que vous en avez encore un peu...

LOUIS, colère.

Moi ! oh ! non, c'est fini ; et la preuve, c'est que je vais écrire une lettre pour la supérieure. (Il va vers la table pour écrire.)

CÉCILE.

Vous voulez faire le méchant, mais au fond vous ne l'êtes pas.

LOUIS, plus colère.

Comment je...

CÉCILE.

Colère, oui... méchant, non.

LOUIS, à Cécile.

Sais-tu qu'à la fin?..

CÉCILE, d'un ton plus bas et plus doux.

Colère, oui... méchant, oh! non, non!..

LOUIS, écrivant.

Tu verras, tu verras!

CÉCILE, à elle-même, pendant que Louis écrit.

Maintenant que Constance va dans les Pyrénées, il ne faut plus qu'Henri parte pour le Midi, et je vais lui dire...

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, CALLISTE, ÉTIENNE *.

CALLISTE, repoussant la nomination de chevalier de la Légion d'honneur qu'Étienne lui présente.

Non, Monsieur, gardez-la, gardez-la, je ne la mérite plus.

LOUIS.

Qu'est-ce que c'est ?

ÉTIENNE.

Un phénomène, un miracle, un homme qui refuse la croix.

CALLISTE.

J'ai commis une faute grave, et jusqu'à ce que je l'aie réparée...

CÉCILE, à part.

Juste ciel !

CALLISTE, à Louis.

Monsieur, Monsieur, je suis un coquin.

LOUIS.

Je n'en doute pas; tu es comme les autres.

CALLISTE.

Mais en voyant ma nomination... le remords m'a saisi, vous saurez tout!

CÉCILE, bas à Calliste.

Tais-toi!

CALLISTE, à Cécile.

Oh! j'en suis bien fâché pour vous, Mademoiselle, je vais vous faire de la peine; mais ma conscience... Je vous rendrai votre cadeau... rendez la lettre à monsieur votre oncle.

LOUIS.

Quelle lettre?

* Cé. Et. L. Ca.

CALLISTE.

Une lettre à votre adresse qu'hier Mademoiselle m'a demandée, en me disant qu'elle ne compromettrait qu'elle seule. (A Étienne.) Et maintenant, donnez, Monsieur. (Il prend la nomination.)

LOUIS, à Cécile.

Remettez-moi cette lettre.

CÉCILE.

Impossible.

ÉTIENNE, étonné.

Qu'est-ce que c'est ?

LOUIS, à Cécile impérativement.

Je vous l'ordonne.

CÉCILE, avec force et désolation.

Jamais!

ÉTIENNE.

Qu'y a-t-il donc ?

LOUIS, se contraignant.

Sortez, Calliste, et dites à M. Henri de ne pas partir pour le Midi sans m'avoir parlé.

CALLISTE.

M. Henri? mais il vient de partir.

CÉCILE, à part, effrayée.

Parti! Et Constance?

CALLISTE.

C'est à peine s'il aura le temps d'arriver à la gare. L'express n'attend pas. (Il sort.)

CÉCILE, vivement, à Louis.

Mon oncle, faites courir après Constance. Qu'on la ramène! qu'on la dérobe au danger.

LOUIS.

Quel danger? Aujourd'hui il n'y a presque plus d'accidents sur les chemins de fer.

CÉCILE.

Si, mon oncle, il y en a encore; je ne puis m'expliquer; envoyez Paul, ne tardez pas!

LOUIS.

Mais enfin...

ÉTIENNE.

Pourquoi cela ?

CÉCILE, lui donnant la lettre.

Tenez, voyez, lisez, vous, rien que vous.

ÉTIENNE, lisant.

Est-il possible!... Oui, oui, je comprends tout. (Il appelle.) Paul! Paul!...

SCÈNE XV.

LES MÊMES, PAUL.

Mon oncle ?

PAUL.

ÉTIENNE.

Monte à cheval ; cours à la gare ; ramène Constance.

PAUL.

Pourquoi donc ?... Je ne puis sortir, vous le savez bien... les gardes sont là.

ÉTIENNE, à Louis.

Donne-lui de l'argent, qu'il parte au plus vite ; l'express n'attend pas, tu le sais.

LOUIS.

De l'argent ? rien du tout, c'est un complot.

CÉCILE, à Louis.

Oh ! chaque minute perdue...

LOUIS.

Rien ! rien ! rien !

ÉTIENNE, donnant la lettre à Louis.

Rien ! rien ! rien ! Eh bien ! alors, tiens, regarde !

LOUIS, lisant.

Ciel !... une déclaration d'Henri à ma femme Oui, Paul, va, il n'y a pas un instant à perdre. L'express n'attend pas ! crève un cheval !

PAUL.

Mais les gardes du commerce.

LOUIS.

Crève en deux.

PAUL.

Ils m'arrêteront.

LOUIS, donnant son portefeuille à Paul qui sort suivi de Cécile.

Tiens ! mon ami, va !

SCÈNE XVI.

LOUIS, ÉTIENNE.

LOUIS, tombant sur un fauteuil à droite*.

Y a-t-il au monde un homme plus malheureux que moi ! ma femme me trompe, mon ami me trahit, mon fils me déshonore, ma nièce me vole, mes ouvriers se révoltent, mes domestiques sont infidèles... Je suis anéanti !

ÉTIENNE.

Et moi je ne suis pas fâché que la leçon soit sévère. (Haut.) Allons, voyons, calme-toi.

* Et. Lo.

LOUIS, se levant *.

Me calmer ! regarde ma maison : y a-t-il une seule chose qui soit dans l'ordre, un seul individu qui soit dans la règle ?

ÉTIENNE.

Que t'avais-je annoncé ? Ah ! si au lieu de leur dire : chacun pour soi, tu leur avais...

LOUIS.

Mais, mon Dieu ! les malheureux ne m'ont donc pas compris ?.. je voulais que chaque membre de ma famille fût armé contre notre siècle... je voulais que tous ensemble...

ÉTIENNE.

Oui, j'entends bien, tu voulais faire de l'égoïsme en famille... c'était comme une espèce d'association domestique ; mais, sans établir la moindre comparaison, il est arrivé ici ce qui arrive aux honnêtes industriels qui exploitent les grands chemins... ils finissent par se piller entre eux.

LOUIS.

Oui, ma maison est une caverne !

ÉTIENNE, avec une grande vigueur.

Tu l'as voulu. Tu en as banni Dieu, et les passions y sont entrées en foule. Si au lieu de prêcher l'égoïsme, tu eusses prêché le dévouement, les passions ne seraient pas ici, ou du moins elles y trouveraient des vertus à qui parler. Oui, mon frère, le dévouement, les nobles croyances, l'amour des sacrifices, voilà, voilà ce qui peut ramener l'ordre dans le monde, dans les nations, dans les familles.

LOUIS.

Oui, c'est possible ; mais je ne puis tenir en place ; je ne saurais attendre... et si Paul ne parvient pas à rejoindre Constance, ou si elle ne veut pas revenir...

ÉTIENNE.

Il faut te résigner à l'avance...

LOUIS.

Me résigner ! non, je dois courir moi-même après ma femme, la rattraper, ne plus la quitter, et je vais... Je n'ai plus de jambes.. (il tombe assis.)

ÉTIENNE.

A quoi te serviraient elles ? Tu n'irais pas plus vite que Paul.

LOUIS, se levant **.

Et ce maudit express qui n'attend pas ! A-t-on jamais vu une administration pareille !

ÉTIENNE.

Écoute donc, s'il fallait à chaque contrariété de la nature de la tienne que l'express attendit, il n'arriverait jamais à l'heure.

LOUIS, toujours agité.

Dis donc ! Étienne, j'ai envie de faire jouer le télégraphe électrique.

* Lo. Et.

** Et. Lo.

ÉTIENNE.

Ça n'avancerait à rien.

LOUIS.

Cependant si le télégraphe disait à ma femme : Reviens en arrière.

ÉTIENNE.

Et si la passion lui dit : Marche en avant.

LOUIS.

Grand Dieu tout serait perdu ! (Furieux.) Mais alors je ne mettrais plus de bornes à ma vengeance.

ÉTIENNE.

Te venger de quoi, et contre qui, quand tu as tous les torts ?

LOUIS.

Il faudrait donc qu'au lieu de les punir, j'allasse dire à tous ces ingrats, à tous ces traîtres : Vous avez bien fait ; continuez, volez-moi, trompez-moi !

ÉTIENNE.

Tu fais semblant de ne pas me comprendre.

LOUIS.

Non, je le dis : Si ce dernier malheur m'arrive, c'est fini je n'ai plus de famille, je ne veux plus d'amis ; il n'y en a plus, il n'y a plus que des ennemis ! La société est un coupe-gorge et désormais je ne veux vivre que pour moi seul, je veux être le plus personnel, le plus sensuel des hommes. Je veux!...

ÉTIENNE.

Mon frère.

LOUIS, tombant sur un siège.

Je veux...

ÉTIENNE.

Tu veux devenir fou ou empirer une situation déjà bien compromise.

LOUIS, pleurant.

Je pleure, vois-tu, je pleure... mais c'est d'indignation ! c'est de fureur !

ÉTIENNE.

Ne serait-ce pas plutôt, de regret, de repentir?.. Allons, mon frère, allons ! un bon aveu qui te soulage ! une effusion cordiale ! un épanchement fraternel ; tu en as besoin.

LOUIS, lui prenant la main.

Eh bien ! oui, frère, je suffoque... et dussé-je en mourir de honte, c'est vrai, je n'ai plus assez de force pour faire bonne contenance, pour mentir encore, et je donnerais tout au monde pour pouvoir réparer mes torts et rappeler le passé, lorsque l'ordre régnait dans ma maison, lorsque nous nous aimions tous, lorsque chacun de nous était heureux du bonheur des autres.

ÉTIENNE.

Voilà qui est bien, mon frère, voilà qui est très-bien et cette parole te portera bonheur.

LOUIS.

Tu crois? (Paul paraît essoufflé.)

ÉTIENNE.

Et tiens, regarde, voici Paul.

LOUIS, au comble de l'angoisse.

Seul!

PAUL.

Mon père.

LOUIS.

Seul! tu es seul!

PAUL.

On me suit de près.

SCÈNE XVII.

LES MÊMES, CÉCILE, PAUL, CONSTANCE.

CÉCILE.

La voici! la voici!

PAUL.

Mon père, rassurez-vous, j'ai trouvé Constance qui s'en retourne.

CÉCILE.

Et pour comble de bonheur, nous avons rencontré en bas le jeune homme du bal qui venait faire ses excuses, il n'y a plus de duel. (Constance entre par le fond avec Cécile.)

LOUIS, avec colère.

Ah! vous voilà tous, ingrats, perfides!

ÉTIENNE, bas.

Tu vas recommencer! Repends-toi, pardonne et tout ira bien.

LOUIS, à part, radouci.

Oui, il a raison. (Haut.) Mes amis, approchez-vous; soyez sans crainte. Mon frère m'a éclairé sur les dangers de notre situation. (Avec effort.) J'ai eu des torts.

CONSTANCE.

ENSEMBLE { Mon ami!

PAUL.

Mon père!

CÉCILE.

Mon oncle!

LOUIS, un peu colère.

Et vous aussi, vous!...

ÉTIENNE, vivement.

Oui, tout le monde, c'est convenu, c'est fini.

LOUIS, à Constance.

Constance, je te pardonne le bal.

CONSTANCE, lui prenant la main.

Et les diamants?...

Digitized by Google

LOUIS, avec un peu d'effort.

Aussi, allons!

CONSTANCE, lui prenant la main.

Oh!

LOUIS.

Paul, je ne t'en veux plus.

PAUL.

Merci, mon père.

LOUIS, un peu sérieux.

Quant à Cécile, la plus coupable de tous, qu'elle tâche de mériter *...

CÉCILE.

Oui, mon oncle, je tâcherai.

PAUL.

Ah! mon père, si vous saviez. Cécile...

CÉCILE.

Tais-toi donc.

CONSTANCE.

Elle s'est laissé soupçonner pour moi.

LOUIS, se souvenant.

En effet, cette lettre... j'avais oublié... je suis si troublé...

PAUL.

Et les billets que vous avez vus dans ses mains, c'est moi qui les avais pris, et c'est elle...

LOUIS **.

Est-il possible! Cécile, mon enfant, ma fille, tu es le modèle qu'il nous faut suivre désormais... et si j'osais disposer de toi en faveur... (il désigne Paul.)

CÉCILE, vivement.

Disposez, disposez, mon oncle. (Avec un peu d'ironie.) N'êtes-vous pas le maître?

LOUIS.

C'est juste. Tiens! mon fils, ceci n'a pas de prix... surtout à notre époque. (Il fait passer Cécile du côté de Paul.)

PAUL.

Oui, oh! oui, mon père.

LOUIS.

Et dans quelques jours nous partirons tous pour mes forges, après l'élection des députés de Seine-et-Oise, où j'ai quelque espoir et après la nomination d'un nouveau commandant.

ÉTIENNE, un peu railleur.

Et tu verras, mon frère, que pour être devenu calme et raisonnable, tu n'auras pas moins de chance qu'avant.

* Cè. Pa. Lo. Co. Et.

** Pa. Cé. Lo. Co. Et.

CÉCILE.

C'est vrai, mon oncle; ne soyez plus sceptique, misanthrope, et croyez qu'on peut parvenir à être quelque chose, sans avoir rigoureusement besoin de prouver qu'on est un coquin.

LOUIS, s'oubliant.

Tu penses?

ÉTIENNE, vivement.

Tu doutes encore?

LOUIS, vivement.

Non, non, je ne doute plus. (Designant la lettre, à part.) Je l'ai échappée trop belle! (Haut.) Et je vois maintenant qu'il y a un Dieu pour...

CÉCILE, à demi voix, à Louis.

Pour tout le monde, mon oncle... même pour ceux qui n'y croient pas!

FIN.